Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [x] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [x] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

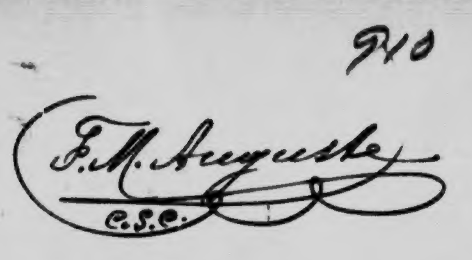
- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X		14X		18X		22X		26X		30X	

12X	16X	20X	24X	28X	32X
			✓		



Mgr J. M. EMARD.

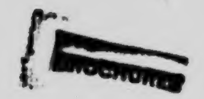
A LONDRES, A LOURDES ET A ROME

EN L'AN DE GRACE 1908.

(LETTRES AU CLERGÉ)

VALLEYFIELD

1908.



Mgr J. M. EMARD

A Londres, à Lourdes, à Rome,

EN L'AN DE GRACE 1908.

LETTRES AU CLERGE

Valleyfield, décembre 1908.

MES CHERS COLLABORATEURS,

Me voici heureusement de retour de ce voyage que votre piété généreuse avait désiré pour moi, tout en me fournissant les moyens de l'entreprendre. J'ai assisté à ce merveilleux congrès eucharistique de Londres ; à Lourdes, j'ai pris part aux réjouissances du cinquantenaire des apparitions de la Vierge Immaculée ; à Rome, j'étais présent, le 16 novembre, à la messe célébrée dans la Basilique Vaticane par Notre Très Saint Père le Pape Pie X, à l'occasion de son jubilé sacerdotal. Je rends grâces à Dieu de toutes

les faveurs dont il m'a comblé, avec mes compagnons de voyage ; et à vous-mêmes, chers collaborateurs, je tiens à offrir de nouveau l'expression la plus cordiale de ma vive gratitude.

Maintenant, il n'est que juste que je vous rende compte des fêtes auxquelles nous avons assisté et dont vous connaissez déjà quelque peu les splendeurs par les rapports des journaux. Il me semble qu'une relation personnelle, faite au courant de la plume et à votre intention, ne saurait manquer de vous intéresser.

Je tiens donc à vous raconter notre voyage depuis notre départ et dans tous ses détails. Avec MM. M. Marleau, T. Nepveu, C. Dugas et J. Quesnel, je prenais passage à bord du "Virginian" le jeudi soir, 27 août. De Montréal à Québec, il n'y a rien de bien saillant. Descendant le fleuve et contemplant avec sérénité ses rives si belles et si variées, nous prenions petit à petit possession de notre mobile et très passagère demeure et à l'envi, nous nous promettions de jouir de la traversée sans payer à la mer le tribut habituel imposé aux tempéraments trop bilieux ou trop impressionnables. A Québec nous changeons de pilote; nous prenons les quelques passagers arrivés par le chemin de fer, et après une heure d'escale, nous voici au fil de l'eau, toujours par un temps radieux et une température idéale, allant rapidement vers Rimouski, ou plus exactement la Pointe au Père. Ici l'on reçoit les dernières malles ; nous avons de même la liberté de déposer nos lettres ; c'est comme un dernier échange de poignée de mains avec les amis dont il faut définitivement se séparer pour un temps qui est toujours

en réalité très long. Le lendemain, nous étions, non pas en pleine mer, mais en plein golfe. Il fait beau, l'eau est calme ; mais tout de même nous sommes sur un vaisseau très long, très haut, peu large en somme, et il faut bien sentir un peu le mouvement de balance qui fait, sans qu'on le veuille, monter et descendre le creux de l'estomac avec une sorte d'étreinte au cœur que l'on réprime d'abord bravement en se disant l'un à l'autre: "Non, non, je ne suis pas malade. Je ne serai pas malade...."

Bref, grâce à Dieu, une belle traversée, et suffisamment rapide. Avant de débarquer à Liverpool, on me remet plusieurs lettres. Je vois que nous serons tous bien accueillis et que nous n'aurons pas à nous inquiéter même de notre logis. M. I.-E. Fooks, un bon ami de vieille date, excellent catholique, me réclame chez lui, mais c'est à douze milles de Londres et nous n'arriverions qu'à la nuit ; alors pour ce premier soir, M. Marleau et moi nous irons avec les autres au couvent des Adoratrices, dans la banlieue londonienne, à Balham. De Liverpool à Londres nous faisons le trajet dans deux compartiments réservés. Nous étions huit avec Son Excellence Mgr Sbaretti, notre délégué apostolique, et son compagnon l'abbé McNalley. Chez les religieuses nous attendait une réception charmante dans un couvent très modeste, mais où tout un étage nous avait été réservé. Les Sœurs se disaient très honorées qu'on eût pensé à elles pour nous donner l'hospitalité. Et nous avons vu tout de suite comme on serait à l'aise et bien traités. Dès le lendemain nous allons à l'archevêché nous présenter à Mgr Bourne et au personnel de sa maison. Je m'assure ensuite auprès de la Catholic Union que mes compa-

gnons auront tous les billets nécessaires pour assister aux diverses réunions du Congrès. Ce n'était déjà plus chose facile, le nombre de places disponibles à la cathédrale et dans les salles pour le gros public, était déjà engagé et les demandes affluaient chaque jour de toutes les parties de l'Angleterre et aussi de la France, de la Belgique et d'ailleurs. M'étant bien démené, j'ai obtenu ce que je voulais, que nous fussions tous considérés comme délégués, et nous avons été les objets d'une attention vraiment extraordinaire. On a été jusqu'à mettre deux automobiles à notre commune disposition, pour tout le temps du Congrès, comprenant les jours précédant et suivant cette même période, en sorte que ces Messieurs se promenaient, allaient et venaient, dans leur équipage électrique, très heureux de cette bonne aubaine. C'était déjà très bien. Mais il y avait le Congrès lui-même qui nous promettait les plus vives émotions. De fait, je n'ai jamais été plus profondément remué que par ces assises solennelles tenues en pleine capitale de l'empire anglais, sous la présidence d'un Légat du Pape et en l'honneur de la Sainte Eucharistie. Mais je laisse de côté les considérations théoriques ; je m'en tiens au récit des faits eux-mêmes. Ils ont une éloquence qui suffit et ne saurait être qu'atténuée par d'inutiles commentaires. Le Congrès devait compter six cardinaux, quatre-vingt-quinze évêques, une quinzaine d'abbés mitrés, plus de vingt prélats et près de deux mille prêtres et religieux. Les laïques aussi étaient nombreux et plusieurs comme vous le verrez ont pris une part effective aux travaux. Au reste toute l'organisation matérielle du Congrès, qui ne laissait rien à désirer, témoignait de cette parfaite alliance de l'é-

lément laïque avec les autorités religieuses pour en assurer le plein succès. Un comité général comprenait d'abord sous la présidence de l'Archevêque de Westminster, tout l'épiscopat anglais, et un très grand nombre des citoyens les plus marquants avec des prêtres et des religieux. Puis des sous-comités également composés de prêtres et de laïques sous les auspices des diverses unions et associations catholiques, se partageaient la besogne, et voyaient à tous les détails, réceptions, hospitalité, réunions publiques, cérémonies, décorations, banquets, etc. Il y avait même un comité de dames, et il n'est que juste de dire qu'il n'a pas été le moins actif ni le moins efficace. Il avait spécialement organisé une exposition très considérable et très riche d'ornements et de vases sacrés donnés par les familles catholiques et qui devaient, après le Congrès, être portés à Rome et offerts au Pape à l'occasion de son jubilé sacerdotal. Le Pape avait délégué le cardinal V. Vannutelli pour agir et présider en son nom. C'était donc un Légat *a latere*. Il était accompagné de deux gentilshommes de cape et d'épée, MM. le comte Aymard d'Ursel, et Stuart Coates, qui formaient sa garde d'honneur. De Rome il arrivait par la Suisse et la Belgique, débarquait à Douvres, et dès lors commençait pour lui et pour le Souverain Pontife, dont il était l'envoyé spécial, une série de réceptions triomphales qui devaient durer même une fois le Congrès terminé. A la gare de Londres, l'attendait une foule considérable qui l'accueillait au cri de Vive le Pape. Cette foule accompagna le cardinal jusqu'à l'archevêché, poussant toujours les mêmes hurrahs, et elle stationna plusieurs

heures aux abords du palais pour guetter sa sortie. Ceci se passait la veille de l'ouverture du Congrès. Il faut observer que c'est la première fois qu'un légat du Saint Siège mettait le pied sur le sol anglais depuis que le cardinal Pole avait été envoyé auprès de la reine Marie Stuart, par le Pape Jules III, en novembre 1554. Sur l'évêché flottent ensemble le drapeau national anglais et le drapeau pontifical. Le lendemain, mercredi, à sept heures du soir l'église était depuis deux heures remplie d'une foule compacte, les rues bondées tout à l'entour, un bon contingent d'hommes de police échelonnés et tenant libre le milieu de la chaussée pour le passage du cortège. Les évêques arrivent de tous côtés, en voitures de gala et en grand costume violet. Ils pénètrent dans le palais. Nous voici tous rendus au pied du grand escalier et l'heure de la cérémonie est arrivée. Tous se mettent en rang dans un silence relatif et une première procession de prélats se rend avec une majestueuse lenteur dans la cathédrale, où elle s'arrête dans l'allée centrale, s'étendant depuis le chœur jusqu'au portique. Les grandes portes s'ouvrent ; une rumeur qui grossit bien vite et devient une immense et persistante acclamation nous arrive du dehors et nous annonce que le légat et sa suite sont sortis du palais et se dirigent vers la place de l'église, au milieu du peuple qui salue de ses vivats. Cela dure quelques dix minutes, puis le Cardinal entre accompagné de l'archevêque et tout le cortège se remet en marche vers le sanctuaire, où les évêques, les abbés et les prélats ont leurs places marquées d'avance. Le Cardinal drapé de sa grande Cappa-Magna rouge vif avec une traine interminable portée par plusieurs

pages, ayant autour de lui ses gardes-nobles, va s'agenouiller quelques instants sur un prie-Dieu au pied de l'autel, puis,—remarquez bien ceci—il s'assied sur un fauteuil, pendant que le chancelier Mgr Bidwell monte en chaire et s'apprête à lire un document qu'il déroule devant les auditeurs: C'est la lettre pontificale par laquelle Pie X délègue et accrédite Son Eminence le Cardinal V. Vannutelli pour le représenter Lui-même au Congrès Eucharistique de Londres.

Cette lettre faisait l'éloge de l'Angleterre, celui des Congrès Eucharistiques, félicitait les catholiques de Londres et leur Archevêque et leur exprimait l'espoir que la présente réunion, s'inaugurant sous les plus heureux auspices, produirait les meilleurs résultats pour l'Eglise. Et le Pape déclarait qu'Il était lui-même présent dans la personne de son Légat. La lecture terminée, le Cardinal lui-même monte en chaire et fait un long discours en latin, après quoi on le conduit solennellement à son trône placé du côté de l'Evangile. En face de lui, du côté de l'Epître, un même trône surmonté d'un seul baldaquin était occupé par les cinq autres cardinaux, parmi lesquels était S. E. le Cardinal Mathieu qui ne devait assister qu'à cette première cérémonie. Aussitôt après en effet, il tombait dangereusement malade et vous avez eu le récit de sa mort arrivée à Londres ces jours derniers. Les autres cardinaux étaient LL. EE. Gibbons, Logue, Ferrari, et Sancha. Le Cardinal Mercier devait arriver plus tard. Après le Cardinal Légat ce fut le tour de Mgr l'Archevêque Bourne qui du haut de la chaire complimente le Délégué du Saint-Siège, exprime ses sentiments et ceux de tous les catholiques de l'Angleterre à l'égard du

Souverain Pontife et de son illustre représentant. Tout ceci était bien solennel dans cette magnifique église de Westminster, où se trouvait une si imposante assemblée de prélats et de fidèles. Un chœur superbe, le chœur ordinaire de la cathédrale chante ensuite le " Tu es Petrus " ; puis le Saint Sacrement est exposé et Mgr Kelly, coadjuteur du Cardinal Moran, donne la bénédiction. Le congrès Eucharistique de Londres était ouvert et il allait dépasser en magnificence les dix-huit Congrès précédents. Ceux-ci avaient été tenus dans plusieurs villes de France, de Suisse, de Belgique, d'Allemagne, et même à Rome et à Jérusalem. Celui de Londres devait être de tous le plus imposant et le plus important. La série des plus belles cérémonies que l'on puisse imaginer allait se dérouler au milieu d'un enthousiasme qui ne devait pas cesser un instant et qui du reste était partagé par les protestants eux-mêmes. Il faut dire en effet que toute la population de Londres, dans son ensemble et avec un accord merveilleux, s'est montrée extrêmement sympathique au Congrès et à tous ceux qui de près ou de loin étaient accourus pour prendre part à cette manifestation Eucharistique. Il y avait même une affiche quelque part avertissant les catholiques que pour s'assurer la bienveillance administrative dans toutes ses diverses branches, il était bon de porter partout ostensiblement l'insigne de congressiste. Et en effet dans les gares, dans les hôtels, sur la rue, partout on rencontrait les prêtres en soutane, les évêques en violet, les laïques avec leur image du T. S. Sacrement sur la poitrine et on s'empressait de leur rendre tous les services demandés. C'en était touchant.

L'insigne de congressiste, en or pour les cardinaux, en or et en argent pour les évêques, en aluminium pour les autres, consistait en une petite croix faite sur le modèle de la croix monumentale suspendue dans la cathédrale à l'entrée du sanctuaire ; elle portait d'un côté un ostensoir, de l'autre une miniature de l'église de Westminster. Le ruban était aux couleurs papales.

Le Congrès s'est partagé en trois parties bien distinctes ; il y eut les cérémonies proprement dites consistant chaque jour en une grand'messe pontificale chantée le jeudi par l'archevêque d'Utrecht, et le vendredi par l'archevêque de Paris, à 8 heures. Il faut mentionner à part celle de la liturgie grecque célébrée le samedi par un archimandrite Mgr Arsenios Aliych avec tout le cérémonial voulu. Ce qui comporte un grand nombre d'ornements très variés et très riches. On avait voulu faire ressortir par là, l'union dans la foi Eucharistique des rites de l'Orient et de l'Occident. Le lecteur, à cette messe était le prince Maximilien de Saxe, frère du roi, devenu prêtre il y a quelques années. Dans l'après-midi, il y avait aussi tous les jours Vêpres solennelles chantées par un archevêque. Inutile de dire que ces offices étaient suivis par une foule toujours compacte et toujours très recueillie. Entre ces cérémonies de la messe et des vêpres avaient lieu les assemblées d'étude et de discussion. Elles se tinrent dans trois salles différentes, l'une Caxton-Hall, était affectée exclusivement aux travaux de langue française. De ces travaux la liste serait trop longue à reproduire ici. Qu'il me suffise de vous dire que leurs auteurs étaient les uns des prêtres, les autres des religieux, plusieurs même des

laïques, et rien ne m'a plus édifié que d'entendre ces Messieurs avocats, médecins, députés Belges ou Français, anciens militaires, parler avec une science et une piété et surtout un accent de conviction qui pouvaient étonner chez les hommes du monde discourant sur le divin Sacrement, la place qu'Il tient dans l'Eglise et dans la société, et donnant la communion eucharistique comme vrai moyen d'arriver à la solution des questions sociales les plus ardues et les plus angoissantes. Ces réunions étaient présidées d'offices par un Bénédictin, Dom Cabrol, nommé d'avance à cette fin, et d'honneur par un des évêques. J'ai été invité à présider celle du vendredi, et comme de raison, j'ai dû faire le discours de clôture. Résumant en quelques mots les dissertations que l'on venait d'entendre, j'ai insisté sur le choix et la formation des enfants de chœur, sur l'importance du chant religieux, et sur le besoin de garder aux offices le cachet de dignité, exempt de pôse et d'emphase, qui est la vraie marque de la vraie piété. On fera un gros volume avec tout ce qui a été dit durant ces trois jours et dans les trois salles sur l'Eucharistie, le dogme, l'histoire, la liturgie, la portée sociale, la dévotion du Très Saint Sacrement, ses rapports avec la Sainte Vierge et avec la papauté, etc.

C'était là comme la substance du Congrès. Mais son expression complète devait être donnée plus particulièrement dans les réunions générales à l'Albert Hall. Je ne suis pas éloigné de croire que cette enceinte est la plus vaste du monde. Elle est de forme circulaire, à gradins et avec galeries. Mais elle aurait dû être beaucoup plus grande encore pour recevoir tous les pauvres malheureux qui arrivés trop tard, ou ne

prévoyant pas l'irruption des multitudes, n'avaient pas eu la pensée ou la chance de se procurer des billets. Dieu merci, mes compagnons en étaient pourvus et avaient de bonnes places. Le premier soir l'assemblée avait un caractère général en ce sens qu'on y admettait les dames aussi bien que les hommes. C'était un beau coup d'œil offert aux évêques descendant l'amphithéâtre pour se rendre sur l'estrade; mais il parait que la vue était encore plus belle pour les assistants quand cette longue procession des cent prélats, revêtus du manteau de soie violette, défila lentement jusqu'au foyer, pour là se bifurquer et arriver sur le théâtre par les deux escaliers latéraux. Et après les évêques, les cardinaux, avec la traine de pourpre, complétaient ce spectacle inouï, produisant par lui-même une telle impression sur l'assistance qu'elle se leva comme un seul homme, et que les acclamations assourdissantes, il est vrai, mais empoignantes en même temps, ne cessèrent que lorsque tous eurent pris place sur leurs fauteuils et que l'archevêque eût de la main commandé le silence. Il se fit tout à coup profond et respectueux pour entendre le cardinal proposer que Mgr Bourne dirigeât les procédures. Mgr Bourne après quelques mots d'introduction présenta tour à tour les orateurs qui furent NN. SS. Heylen, Delamaire, Bruchési, un évêque d'Australie Mgr Carr, et le duc de Norfolk. Tous naturellement, très applaudis. Mais ces applaudissements devinrent une frénésie qui souligna chacune des paroles du cardinal Legat quand il prononça le discours final. Le nom de Notre - Seigneur, celui du Pape, l'Eglise catholique, le roi d'Angleterre soulevèrent chaque fois l'assistance et

il fallait par un geste impérieux obtenir le calme et le silence. Entre les discours on chantait avec accompagnement d'un orgue puissant, et sous la direction d'un maître de chapelle, des hymnes à l'eucharistie et des cantiques à la Sainte Vierge, etc... L'effet était saisissant. J'ai vu couler bien des larmes. Le fait est que l'émotion était générale. Finalement le Cardinal Légat donna dans sa forme solennelle, la bénédiction apostolique. Il était près de minuit quand nous pûmes sortir de la salle. Le premier jour du Congrès était passé et l'enthousiasme du début ne faisait que s'accroître et gagnait sensiblement tout le peuple de Londres. Ce à quoi du reste aidèrent beaucoup les comptes rendus très bienveillants que donnèrent tous les grands journaux, même ceux que l'on regardait d'ordinaire comme à peu près étrangers aux préoccupations religieuses. Vous ai-je dit que dès la veille de l'ouverture du Congrès j'avais transporté mes pénates chez M. Fooks notre ami qui demeure à Chislehurst. Sa maison, un palais, est voisine de celle où mourut le malheureux vaincu de Sédan, Napoléon III. C'est à douze milles de Londres ; mais notre automobile parcourait cette distance en peu de temps. Je disais la messe dans le salon et après le déjeuner nous repartions M. Marleau et moi pour la Cathédrale de Westminster où se célébrait la grand'messe. Chaque jour, à une heure, tous les évèques étaient invités avec les cardinaux à déjeûner ensemble à l'hôtel Westminster, le Windsor de Londres. C'était vraiment beau et touchant de voir cette centaine de prélats groupés ainsi sur le pied de l'intimité fraternelle, partagés par petites tables de cinq ou six convives, parlant les diverses langues, et causant de choses d'Eglise.

Chacun faisait connaître son pays et son diocèse. Naturellement quand arrivait le défilé des automobiles au porche de l'hôtel il y avait pour les attendre et voir passer les uns après les autres tous les évêques, une foule de curieux, plusieurs ayant des kodacks et prenant au passage des instantanés qui devaient être amusants. Les journaux en reproduisaient un certain nombre. Parmi les faits les plus saillants du Congrès, je dois mettre la procession des enfants. le samedi après-midi. Ils étaient au nombre de vingt mille, accourus par groupes de toutes les parties de la ville. Ces enfants étaient délégués par les différentes écoles catholiques et représentaient toutes les classes. Il y avait les riches très gentiment mis, très propres ; il y avait les enfants d'ouvriers, moins bien habillés, cependant c'était convenable ; hélas ! mais pourtant, c'était encore impressionnant, il y avait les pauvres, plusieurs même nu-pieds, mais qui n'avaient pas pour cela été tenus à l'écart d'une démonstration d'un caractère tout à fait spécial et qui devait soulever l'admiration universelle. La procession s'organisa à l'arrivée des groupes, débouchant par toutes les avenues près des bancs de la Tamise en venant vers Westminster. Elle se déroule maintenant. Tous ces enfants portent les couleurs pontificales, jaune et blanc. Les petits garçons ont une écharpe, les petites filles une ceinture. Chaque école a sa bannière avec des louanges à Notre Seigneur, à la Sainte-Vierge, au Pape. Plusieurs corps de musique, fanfares, partagent le cortège en autant de sections. Quand la musique se tait, les enfants chantent des hymnes. Est-il besoin de dire que le peuple était massé sur tout le parcours ; que toutes les fenêtres

étaient garnies de visages sympathiques et que les petits manifestants, pacifiques mais enthousiastes, étaient salués au passage par d'incessants hurrahs ! et parce que c'était des enfants, la population était unanime à leur marquer de la bienveillance, on alla même juqu'à en baiser quelques-uns. Pour les voir passer et les bénir le cardinal Légat, les autres cardinaux et plusieurs évêques étaient au balcon du palais archiépiscopal. De là on voyait venir de loin la procession enfantine qui s'arrêtait par groupes distincts en face du palais. Et là c'était vraiment quelque chose d'indescriptible. Rien ne pourrait rendre la joie criarde de ces bambins de sept, douze ou quatorze ans lançant de toute la force de leurs jeunes gosiers les saluts, les vivats, alors que toute la foule aux alentours se joignait à eux pour faire entendre les mêmes acclamations. Les cardinaux et les évêques saluaient de la main, de la barrette ; se penchaient vers les petits qui redoublaient alors leurs cris, piétinaient sur place et il fallait pour les faire avancer répéter des commandements qu'ils paraissaient ne pas entendre. Jamais je n'avais vu pareille chose, et je ne l'oublierai jamais. Ces enfants représentaient l'Angleterre de demain, et ce sont des enfants catholiques, qui chantent, affirment hautement leur foi, leur amour, dans ces rues de Londres où il y a si peu de temps les mêmes chants eussent été brutalement interdits. Nous ne pouvions nous lasser de contempler du haut de notre poste d'observation cette sorte de revue des forces futures de la religion condensées dans une délégation scolaire, et avec bonheur nous faisions descendre sur les enfants de l'Angleterre les bénédictions pontificales que l'Eglise nous

chargeait de répandre sur eux.

Toute leur vie ces enfants eux-mêmes se souviendront avec émotion de cette profession solennelle qu'ils viennent de faire de leur foi et de leur dévotion à Jésus-Eucharistique ; et l'exemple qu'ils ont donné est certainement une grande leçon et un grand encouragement, pour tous ceux qui en ont été les témoins. Les enfants entrent dans la cathédrale qui devient bientôt bondée jusqu'au sanctuaire. Ceux qui ne peuvent y pénétrer, sont conduits dans une vaste salle voisine, et le Cardinal Logue leur adresse à tour de rôle une allocution. A la sortie, ces enfants se groupent de nouveau par institutions autour de leurs bannières respectives, et s'en retournent par toutes les rues, sans crainte, sans respect humain, continuant d'être l'objet de l'attention charmée de tous. Un second fait qu'il importe de mettre en relief, c'est l'assemblée des hommes, des hommes seuls, à l'Albert Hall le soir du même jour. Déjà nous avions eu au même endroit une séance publique dont j'ai parlé plus haut. Le deuxième jour, vendredi, c'était grande réception. On avait enlevé tous les sièges, puis tous les assistants venaient présenter leurs hommages au Légat, aux Cardinaux, aux Evêques, et c'était ensuite une mêlée générale comme dans un immense salon. On faisait connaissance et on conversait. C'était joli, agréable, mais ce n'était rien de plus. Le samedi soir ce fut bien autre chose. Je le répète, seulement des hommes, et la salle était archicomble ; peut-être quinze mille, un grand nombre ne pouvant avoir de sièges. Un plus grand nombre encore n'ayant pu entrer faute de billets, c'est-à-dire faute de place. Et ces hommes c'était toute la hiérarchie

sociale, depuis le duc de Norfolk, premier pair d'Angleterre, entouré de nobles de tous titres, et le plus modeste ouvrier de la rue ; il y avait des lords, des députés, des savants, des artistes, des négociants ; on était venu de toutes les parties non-seulement de Londres, mais de l'Angleterre. Et tous ces hommes animés d'un même sentiment accueillirent à leur entrée les prélats par un même cri qui se prolongea longtemps, jusqu'à ce que tout le monde eût pris place sur l'estrade. L'orgue jouait une marche royale. On fit la prière tous ensemble. On chante un cantique au Sacré-Cœur, tous répètent le refrain. Mgr Bourne fait alors connaître que malgré les espérances gardées jusqu'à ce moment, par suite de l'intervention tardive et officielle du premier ministre Asquith, il n'y aura pas demain la procession du Très Saint Sacrement dans les rues de la ville. Tous ces hommes se lèvent, trépignent d'indignation, clament leur colère ; cela dure plusieurs minutes. L'Archevêque demande le silence, et qu'on ne l'interrompe point. Et tous ces hommes se taisent à l'instant, comme des écoliers dociles sur un geste du maître. Monseigneur lit sa réponse au premier Ministre : " Que je ne me soumettrai jamais... That I'll should never submit..." Une respiration et les applaudissements éclatent frénétiques. On approuve l'Archevêque, on réclame la procession, on crie. C'en était presque effrayant. L'Archevêque lève de nouveau la main ; on se tait encore et il continue sa phrase : " aux injonctions d'un groupe de fanatiques mal élevés qui, etc., etc.," mais que voulant donner l'exemple de la soumission aux lois de son pays.. on applaudit pour signifier qu'on se soumet à l'Archevêque et à sa prière, à la deman-

de du représentant de l'autorité civile. Voilà qui donnait la plus haute expression possible du principe sur lequel est établie la sainte Eglise Catholique, le principe de la subordination hiérarchique et de l'autorité divinement constituée. Peut-il y avoir quelque chose de plus éloquent à ce point de vue que l'attitude mouvante de cette masse de quinze mille hommes, secouée par des émotions violentes mais obéissant au geste, à la voix de leur premier pasteur, et cela avec une docilité et un empressement que seule la foi pouvait inspirer et mantenir dans de pareilles circonstances. Très frappant aussi le fait que parmi les discours prononcés ce soir-là, plusieurs l'ont été par des laïques anglais ou autres qui, à la suite des évêques, venaient devant cet auditoire tout masculin, parler de Notre-Seigneur, de l'Eucharistie, de la Sainte-Vierge, du Pape, avec une élévation d'idées, une exactitude doctrinale, une sincérité d'accent qui emportaient, soulevaient les applaudissements. Voilà de nobles caractères et de nobles chrétiens. Cette dernière réunion de l'Albert Hall me paraît avoir été le clou du Congrès au point de vue de sa portée pratique. Toutefois, le lendemain, dimanche, nous reservait les plus grandes émotions. Le matin, dans toutes les églises et chapelles de Londres, il y avait eu communion générale. A la cathédrale la grand'messe a été chantée par le Cardinal Légat. Toute la pompe des cérémonies pontificales se déployait avec la majesté voulue dans le chœur très vaste. Tous les évêques étaient en chappe blanche et avaient la mitre toutes les fois qu'ils étaient assis. Le coup d'œil devait être des plus imposants. Inutile d'ajouter que les nefs étaient archicombles, et qu'un

très grand nombre n'ayant pu pénétrer dans l'églis
stationnaient aux alentours dans l'espoir de voir qu
que chose à l'entrée et la sortie du cortège. Le cha
ce jour-là me parut plus beau encore que les fo
précédentes. Le sermon fut donné par Son Eminen
ce le Cardinal Gibbons, qui résuma en quelque sor
l'histoire de la religion catholique en Angleterre
en Amérique pour faire ressortir les traits commun
de l'Eglise dans ces deux pays. Au sortir de l
messe, grand banquet officiel présidé par le Léga
Outre les évêques, il y avait les membres du comit
laïque du Congrès, et nombre d'autres personnages
Au salon des photographes attendant les prélats, on
pris nos portraits. On cause quelques instants tou
en regardant du haut du balcon la procession qu
commence à se mettre en marche au milieu d'un
peuple mouvant et bruyant que la police a peine à
contenir sur les trottoirs. Je dis procession ; c'est
plutôt parade qu'il faudrait écrire, car c'en est une,
non point militaire, mais religieuse et qui donnera
quelque idée de ce que sont aujourd'hui les catho
liques de Londres et de l'Angleterre. C'est la pre-
mière fois que chose semblable est tentée dans les
rues de la ville. On ne portera pas le Très-Saint-Sa-
crement, mais la croix est en tête ; il y a peut-être
quinze cents prêtres en surplis, un plus grand nom-
bre en soutane, parmi les spectateurs, au milieu de
leurs fidèles groupés par paroisses. Ce sont autant
de députations. Ils se tiennent autour de grandes
pancartes fixées sur des hampes et maintenues au-
dessus de la foule. Celle-ci est très cosmopolite et très
bigarrée. Beaucoup portent l'insigne de congressiste,
une médaille du Saint-Sacrement. Le peuple, curieux

ou pieux, n'est pas seulement dans la rue, il est à toutes les fenêtres; jusque sur le toit des maisons, accoudé même aux cheminées et cela non seulement sur le parcours, mais à distance, dès lors qu'il y avait quelque chance de voir le défilé. Les évêques revêtent le rochet, la mantelette, la calotte et la barrette ; ils sortent deux à deux accompagnés de leurs chapelains en surplis par la porte principale du palais ; dès que les premiers sont aperçus, les acclamations commencent ; la joie, l'enthousiasme se communiquent, tel le mouvement de la houle, des premières lignes des spectateurs à celles qui se trouvent en arrière et plus au loin, les cris augmentent, les vivats sont assourdissants, et cependant on voit très bien en regardant ceux qui s'arrachent ainsi le gosier, qu'ils ne veulent que proclamer leur croyance et marquer leur attachement à leur religion. Comment rendre ce qui se produit quand le Cardinal Légat, précédé de ses collègues, entouré de sa cour, se montre sous le porche et lève une première fois la main qu'il promène lentement sur les têtes en une première bénédiction. Dès lors nous sommes en pleine effervescence. Il n'y a plus rien de contenu, de mesuré. Il n'y a qu'une chose à faire, c'est de laisser faire, sauf pour les trois mille hommes de police à ne pas laisser briser le rempart protecteur qu'ils établissent tout le long du parcours, en se tenant fortement les uns les autres de leurs mains d'acier, et avec quelle peine, à certains moments, surtout aux angles des rues. Et dire que ces acclamations poussées par peut-être quatre ou cinq cent mille poitrines échelonnées, massées, superposées, étagées, à perte vue, n'ont pas cessé, pas même diminué un instant, pendant toute la

durée de cette procession d'un nouveau genre. Admettons sans crainte que le spectaclé dans toute sa beauté et sa simplicité, ce n'était pas ceux qui passaient drapés de blanc, de violet ou de rouge, c'étaient ceux qui si haut et si ferme faisaient leur acte de foi et d'amour. Ce fut au paroxisme quand nous arrivâmes sur la place de l'église en face du grand portail. Imaginez tout ce que vous pourrez, vous ne rendrez pas la centième partie de ce qui se produisit alors et comme impression c'est quelque chose qui se fixe profondément dans l'âme et qui ne peut jamais s'en effacer. Appelez cela explosion violente de sentiments généreux trop longtemps comprimés, et qui enfin trouvent vers le grand jour l'issue impatiemment cherchée et attendue. Il ne fallait pas seulement écouter et entendre, il fallait regarder et voir, non la foule dans son ensemble, mais chaque fidèle dans ses yeux, sa physionomie, son attitude ; est-ce qu'on pleurait, est-ce qu'on souriait, c'était certainement à la fois l'émotion attendrie qui se traduit par les douces larmes et la joie qui éclate sans contrainte.

Le Cardinal toujours acclamé et toujours bénissant, pénètre dans l'église ; quelques minutes plus tard, il est au balcon qui orne la facade de la catrédrale. Il est revêtu de la chape, il porte l'ostensoir avec la Sainte-Hostie, le peuple chante, pas mal avec confusion, le *Tantum ergo ;* puis, après l'oraison le Cardinal, au milieu d'un silence qui paraît d'autant plus profond qu'il succède aux acclamations plus prolongées, décrit avec l'ostensoir, sur la foule à ses pieds, sur la multitude qui s'étend au loin, sur la ville toute entière, un triple Signe de Croix: c'est Jésus-Christ bénissant Londres, l'Angleterre, l'Eglise.

On chante le *Laudate dominun omnes gentes*.... Le Cardinal disparait derrière les portes du balcon. Le peuple se disperse lentement, très lentement. Le Congrès est clos. Comment résumer le tout en une phrase, chose certaine, c'est que le succès, touchant au prodige, n'avait pas été prévu dans ces proportions ; qu'il eût été impossible d'en préparer les phases avec ce qui les avait marquées au moment même ; je crois qu'il serait impossible de le refaire dans les mêmes détails ; il y a de ces choses qui échappent à tout programme, que l'organisation la plus minutieuse ne peut déterminer à l'avance ; des sentiments qui ne se contrôlent pas par des formules, et c'est ce qui ressort de toute la marche du Congrès Eucharistique de Londres. C'est le triomphe pacifique, mais réel, de la foi catholique en Angleterre, et c'est le triomphe pacifique et plein d'amour de Jésus Eucharistique sur la terre. *Benedictus Dominus Deus Israël*. Et pour moi, je bénis le ciel, qui par la pieuse générosité de mes prêtres, m'a permis de prendre une part même active à ces assises solennelles qui ont vu la glorification de Notre-Seigneur et permettent d'entrevoir le retour de la noble Albion à la foi de l'ancienne Ile des Saints.

Sans avoir le caractère d'un Concile, et bien qu'il n'en ait point la portée doctrinale ou disciplinaire, cependant, le Congrès de Londres a vu la plus nombreuse réunion de prélats qu'il y ait jamais eu en dehors de la Ville Eternelle. Il a eu pour effet immédiat la manifestation la plus grandiose de la foi et de l'amour des peuples catholiques envers la Très Sainte Eucharistie, envers la Sainte Vierge et envers le Souverain Pontife. Et qui donc pourrait aujour-

d'hui prévoir les conséquences qu'il aura nécessair-
ment sur l'avenir religieux de la Nouvelle-Anglete-
re. Fruit d'une hardiesse pour ainsi dire inspiré
et dépassant toute prévision humaine, il a remué pr-
fondément les fibres populaires, et Dieu sait ce qu-
en jaillira désormais de saintes ardeurs pour ceu-
qui croient déjà, et combien de conversions vor-
s'opérer dans la multitude de ceux qui ne parta-
geant pas nos croyances, n'ont pu sans une profond
émotion être les témoins de ... ènement mémora-
ble.

J'ai déjà mentionné le duc de Norfolk et la part trè
active, que de concert avec nombre d'autres laïque
nobles et influents, il avait prise à l'organisation et à
la marche du Congrès Eucharistique. Il voulut don-
ner à ces solennités religieuses, une sorte de couron-
nement en invitant tous les prélats et un certain nom-
bre d'autres personnes, à une réception dans son
château d'Arundel, situé à une douzaine de lieues de
Londres. Bien entendu que le noble lord fit les cho-
ses grandement. Deux trains mis gracieusement à
la disposition des excursionnistes les amenait vers
deux heures au village d'Arundel où des voitures les
attendaient pour les transporter au château. Celui-ci
est un des plus beaux de l'Angleterre; je crois bien qu'il
vient aussitôt après le château royal de Windsor.
Restauré à diverses reprises, il garde encore tout le
caractère des forteresses des temps antiques, avec
ponts-levis, tours, bastions, souterrains, etc. Il est
immense et de loin présente l'aspect d'une citadelle.
Mais le parc qui l'entoure et par lequel on y accède
est tout riant. C'est là que nous accueille la du-
chesse en tenue très simple, et assistée de deux ou

trois dames. Chacun est présenté à son tour, puis on se répand dans les allées par petits groupes, jusqu'à ce que tout le monde soit arrivé. Au milieu du parc est une estrade, avec tapis et fauteuils pour le Cardinal Légat et ses collègues. Tout près de l'estrade sont rangés en demi-cercle les enfants des écoles catholiques D'Arundel, venus pour présenter leurs hommages au représentant du Pape et recevoir sa bénédiction. Avec eux sont des religieuses, leurs institutrices ; des Sœurs de Charité, avec lesquelles j'aperçois trois ou quatre tourières Clarisses. Je vais leur parler ; elles appartiennent à la même famille que nos sœurs de Valleyfield. La maison de Lourdes et la nôtre leur sont connues en sorte que nous avons quelque plaisir à en parler. Arrive enfin le Légat avec le duc dans une voiture superbe, deux cochers et deux valets de pied ; six chevaux et six piqueurs à cheval. Un bataillon du régiment du duc présente les armes. Le Cardinal ayant salué la duchesse est conduit sur l'estrade. Les enfants battent des mains, s'approchent timidement ; le duc pour leur donner l'exemple s'agenouille sur l'herbe à leur tête et demande pour tous la bénédiction que le Cardinal donne en la forme solennelle. Quel sujet pour un peintre ! Il y a plus de huit cents personnes. Avec les cent prélats, il y a là la fine fleur de l'Angleterre Catholique ; elle est à genoux avec son chef reconnu le premier pair du Royaume, elle est à genoux avec l'espoir de l'avenir dans ces petits enfants si réjouis et si charmants. Nous sommes ensuite introduits à l'intérieur du château, dont nous visitons d'abord la chapelle tout à fait héraldique, puis à chaque étage de vastes salles où sont de véritables musées où les

panoplies, les tableaux de maîtres, les marbres précieux, les meubles antiques forment de précieuses et très intéressantes collections historiques et artistiques. Dans plusieurs pièces, l'hospitalité délicate et empressée du châtelain avait sur de riches bureaux disposé des cartes postales et toute la papeterie nécessaire pour la correspondance et même les timbres pour l'affranchissement. Dans la salle des fêtes, de grandes tables surchargées de mets apétissants invitaient les convives à un lunch, où rien ne manquait, je vous prie de le croire, pendant que deux fanfares militaires achevaient de donner le cachet princier à cette réception.

Au coucher du soleil les visiteurs partent par groupes pour la gare d'où ils retournent à Londres. Pour M. Marleau et moi, nous devions aller à la Chartreuse de Parckminster. C'est une longue distance à parcourir ; la duchesse de Norfolk veut bien mettre à notre disposition sa superbe voiture automobile. Nous en sommes très honorés, M. I.-E. Fooks vient avec nous ; nous avons aussi un archevêque d'Australie, Mgr Delaney. Deux heures d'une course vertigineuse par des routes très belles ; comme c'est la nuit nous ne voyons rien du paysage qui parait-il est enchanteur. Enfin nous arrivons au monastère, où, prévenus par dépêche, les religieux nous attendent et nous reçoivent avec une cordialité qui tout de suite nous met à l'aise. Un bon dîner ; puis une bonne chambre et une nuit très paisible et très reposante dans cette retraite où règnent le calme et la prière. Au matin, de bonne heure, nous célébrons la messe dans une chapelle dont les murs sont recouverts de fresques retraçant le martyr des Chartreux de Londres sous

Cromwell. Ils subirent les plus affreux tourments, et la mort en haine de la Sainte-Eucharistie.

L'atmosphère du Congrès n'est donc pas encore dissipée, pour nous qui tout en revivant ces souvenirs causons avec les Pères des merveilles du Congrès. Nous visitons la Chartreuse. Elle est la plus grande de toutes, et construite pour défier le travail des années et des siècles. Si l'apparence générale est grandiose, il faut ajouter que les cellules des moines sont bien humbles, que tout y est pauvre et réduit au simple nécessaire.

Le reste c'est l'ameublement ordinaire des maisonnettes que l'on retrouve dans tous les couvents du même Ordre. La bibliothèque est considérable. C'est le principal reconfort des religieux qui en dehors de leur petite résidence isolée ne connaissent guère que l'église et la bibliothèque. Les religieux ont défilé devant nous et se sont arrêtés pour recevoir notre bénédiction ; je leur ai dit quelques mots me recommandant à leurs prières avec tout mon diocèse et toutes nos œuvres.

Il y a là des vieillards tout courbés, des hommes murs, à la physionomie calme et énergique, des jeunes hommes qui ont dû pour suivre leur vocation, faire des sacrifices qu'ils ont à renouveler chaque jour. Mais ce qu'ils goûtent de joies indicibles dans cette solitude où ils sont seuls avec eux-mêmes et avec Dieu, loin de tous les bruits du monde, ne connaissant plus rien de ses tristesses, de ses misères, de ses désillusions souvent si cruelles ! Priez pour nous, mes très chers Pères ; faites nous bénéficier de vos quotidiennes immolations et de vos mérites qui doivent être si abondants. Nous prenons congé des di-

gnes religieux et le soir nous retrouvons nos com
gnons non moins heureux que nous de reprendre
quelque sorte la vie commune interrompue durant
Congrès. Nous avions fait nos adieux à M. Fooks
à sa charmante famille au sein de laquelle no
avions reçu une hospitalité aussi large que gracieu
Nous emportons de notre séjour à Chislehurst le me
leur et le plus reconnaissant souvenir.

Avant de laisser l'Angleterre, nous décidons de fai
une visite à Oxford, un pèlerinage à Canterb
ry et une promenade à l'île de Wight. O
ford est la ville universitaire par définition. U
Monsieur très distingué, M. Parkin, à qui ses titr
et sa position à la tête d'un des bureaux administra
tifs de l'Université donnent une grande autorité, ava
fait avec nous la traversée de Québec à Liverpool, e
m'avait adressé à l'un de ses amis, M. I. I. Wylie, lu
tes. J'appris ensuite que ces deux messieurs avaien
correspondu ensemble à notre sujet et que le meil
leur accueil possible, nous attendait dans l'" Athè
nes " Anglaise. En effet, partagés dans deux auto-
mobiles, après avoir parcouru en deux heures les
quatre-vingt milles d'une route très pittoresque, par
où on longe le Château de Windsor et on traverse
plusieurs jolis villages, nous entrons à Oxford à
midi, et le déjeûner pris à l'hôtel, nous allons sans
retard frapper à la porte du professeur, qui était pré-
paré à nous recevoir à sa table. Il nous gourmande
un peu de ce que nous n'étions pas venus prendre le
repas chez lui ; et nous commençons la visite des
quelques collèges les plus intéressants. L'Université,
c'est une vingtaine d'institutions distinctes et auto-
nomes, dans lesquelles se donnent les cours au gré

des directeurs, toutes affiliées à un bureau central, qui donne les diplômes après examen. Chaque maison jouit donc d'une vraie indépendance, en ce qui regarde son organisation et son enseignement. Mais chaque élève pour être gradué doit justifier de sa science, après avoir régulièrement suivi les cours et subi les examens prescrits. Les collèges, pour l'intérieur se ressemblent tous, sauf que les constructions plus modernes sont un peu mieux aménagées. La différence est surtout dans l'architecture, la disposition des salles, la chapelle, les musées et les bibliothèques qui ne sont pas partout également riches ; de même pour les terrains qui les entourent ; ce qui nous a très particulièrement intéressé, c'est la lignée historique des portraits des professeurs, des recteurs les plus célèbres, et qui remontent pour un grand nombre au temps où l'Université était catholique, comme d'ailleurs l'était toute l'Angleterre avant la fameuse réforme. Le portrait de Newman se voit en beaucoup d'endroits, de même que la série complète des œuvres de l'illustre converti qui, devenu catholique, a été l'une des gloires les plus solides et les plus brillantes de toute l'Angleterre, protestante aussi bien que catholique. Au reste, par la conversation même de notre aimable cicerone, nous avons compris que la population universitaire d'Oxford devenait de plus en plus sympathique à l'égard de l'Eglise Romaine et que les vieux préjugés disparaissent graduellement. Le fait est que l'on nous a partout témoigné beaucoup d'égard, et que pour visiter les bibliothèques, particulièrement, on s'est montré, on ne peut plus empressé à nous être agréable ; c'est de bon augure, surtout si j'ajoute que plus

d'une fois l'on m'a questionné avec un intérêt m
qué sur le Congrès Eucharistique et sur les résult
qu'il devait produire en Angleterre. Ayant term
la visite un peu rapide mais tout de même très i
tructive des établissements éducationnels, ayant
plus vu la jolie petite église des Pères Jésuites et
couvent de religieuses Franciscaines, après un goût
dans le jardin de notre guide, nous reprenons
route de Londres et rentrons à Balham, enchant
de notre promenade.

Le lendemain nous nous rendons par chemin c
fer à Canterbury. Ici la scène change, mais n'es
guère moins intéressante, ou plutôt nous y trouvon
un attrait d'autant plus grand qu'il s'agit d'un vra
pèlerinage dans un endroit sanctifié par l'apostola
et le martyre, et où cependant, il nous est interdi
de nous agenouiller. Nous prions en dedans de nous-
mêmes tout en repassant, à la suite d'un monsieur
très correct et très bienveillant, l'histoire des temps
glorieux de l'Eglise en Angleterre. Voici les ruines
imposantes du monastère de St-Augustin. Il y a
des parties de Cloître assez bien conservées, ailleurs,
on fait des fouilles qui mettent à jour des choses très
curieuses. Sur une partie des anciennes assises
s'élève un séminaire anglican, où se forment de fu-
turs ministres de l'évangile. Un des étudiants nous
sert de guide et se montre très aimable. De là nous
nous rendons à la célèbre cathédrale. De style gothi-
que très élancé avec de superbes verrières qui don-
nent un ton très doux à l'ensemble, elle a conservé
le caractère d'une église catholique et de fait tout
y rappelle les plus glorieux temps de l'histoire re-
ligieuse de l'Angleterre. Les plus grands noms y sont

évoqués, surtout St-Anselme, St-Bède, St-Thomas Beckett. Tous les détails du martyre de l'illustre évêque nous sont racontés et expliqués sur place et cela par un ministre protestant qui d'enthousiasme, nous faisait ce récit émouvant. C'est ici que s'est tenu, il y a quelques jours à peine ce congrès pan-anglican que le Congrès Eucharistique devait si vite reléguer dans l'ombre. Notre voyage à Canterbury complétait ce que nous voulions voir en Angleterre, Westminster Abbey, la tour de Londres, l'église de l'Oratoire, celle de Newman, le British Museum avaient été déjà visités en détail.

Il ne restait qu'à exprimer notre vive gratitude aux saintes religieuses qui nous avaient accordé l'hospitalité, puis ayant bouclé nos malles, à prendre le chemin de fer qui devait en une demi-journée nous conduire à Portsmouth. Là, nous trouvions un bateau qui nous traversait à l'île de Wight. Une heure de voiture et nous voici au Monastère de Quarr Abbey. C'est celui des Bénédictins de Solesme. Fuyant la France inhospitalière, ils avaient d'abord occupé en location un château situé à l'autre extrémité de l'île. Puis la Providence aidant ils ont acheté un très beau terrain tout à fait sur le bord de la mer ; utilisant un palais déjà construit sur le point le plus pittoresque, ils l'ont agrandi, transformé ; c'est maintenant un couvent avec toutes ses exigences. Les religieux sont à compléter leur installation, ce qui ne les empêche point de nous accorder le plus charmant accueil ; nous passerons au milieu d'eux toute la journée du dimanche afin de jouir de la beauté des offices célébrés avec le plus pur chant Grégorien dont c'est ici la terre classique

par excellence. Aussi bien Dom Mocquereau, le ma
tre incontesté, nous donne sur ce sujet qui lui tien
tant à cœur et qu'il possède si parfaitement, deu
ou trois entretiens des plus intéressants. Il nou
fait voir et nous explique en détail ses manuscrit
précieux, ses clichés photographiques, ses propre
travaux et ceux de ses confrères ; ce qui nous aide
beaucoup à goûter le chant des moines aux diverses
cérémonies à la chapelle. Oui, c'est beau de voir ces
quarante hommes à la figure si intelligente, à la
physionomie si douce, à la démarche si grave et si
souple à la fois, à la conversation si vivante et si
savante, séparés du monde et groupés en une famille étroitement unie par la charité sacerdotale, et passant leurs journées dans la prière liturgique et
dans le travail intellectuel le plus élevé. Serait-il
facile de trouver ailleurs autant d'esprits aussi cultivés travaillant ensemble avec autant d'harmonie et
trouvant dans cette vie commune de l'idéal toujours
cherché, plus de bonheur même au milieu des sacrifices inévitables de chaque jour.

Oh! j'admire les Benedictins ! et je trouve que
ceux qui leur ressemblent le plus, *positis ponendis*
sont les prêtres éducateurs qui, de plein gré et par la
simple soumission sacerdotale consacrent leur vie à
l'étude et à l'enseignement, voués à la formation religieuse et morale et à l'instruction de ces jeunes
gens qu'on leur confie et qui sont la semence de la
société de demain. Ce sont des Bénédictins avec un
peu plus d'apostolat effectif et direct sur les âmes.
Dom Delattre, l'abbé du monastère, a épuisé pour
nous tout ce que peut inspirer l'hospitalité religieuse
la plus cordiale. Nous le remercions de toute

notre âme, emportant de cette visite au monastère des exilés de Solesmes un souvenir attendri et édifié au possible. Nous arrêtons à celui des Bénédictines situé à deux pas. Ces religieuses sont aussi venues de Solemes, et par suite des mêmes circonstances. Elles aussi s'adonnent à la prière liturgique, et le chant Grégorien est dans leur couvent poussé à une perfection que rend plus sensible encore la voix féminine. Ayant assisté aux vêpres, nous voyons toute la communauté réunie au grand parloir. Au nombre des Sœurs, et parmi les plus humbles, si tant est qu'il y ait entre elles quelque différence, nous voyons la duchesse de Bragance et sa petite fille. Plusieurs autres nobles dames sont venues ici chercher dans une vocation sublime, le calme et le bonheur.

De l'île de Vight à Southampton, quatre heures de traversée, sur un bateau plutôt étroit et peu confortable. Comme le temps est beau, bien qu'un peu froid, nous ne sommes pas trop mal. A sept heures, nous débarquons et frappons à la porte d'un asile de vieillards, tenu par des religieuses françaises, qui nous reçoivent très aimablement. Elles viennent d'Angers et tiennent leur fondation de Mgr Freppel. Elles ont le costume le plus curieux que j'aie vu encore, et pourtant Dieu sait s'il y en a une variété, surtout en France. Voici, elles ont une robe blanche sur laquelle est une pèlerine ou un camail rouge vif, sur la tête une sorte de coiffe sur un bandeau blanc ; et pour compléter le tout une chaîne d'or avec une croix pectorale absolument semblable à celle que nous portons ; puis bien entendu l'anneau au doigt. On les appelle les " Sœurs Cardinales," et

le nom est bien trouvé. En réalité ce sont des sœurs de charité, et elles sont très charitables. Nous parcourons la maison admirablement tenue, dans laquelle sont hébergés et soignés plusieurs vieux prêtres anglais ; nous voyons la communauté assez nombreuse. Nous acceptons un bon dîner ; et en route pour la France sur le *Steamer* qui lèvera ses ancres à minuit.

Je m'arrête là pour aujourd'hui. Une prochaine lettre vous conduira à travers la France jusqu'à Lourdes où nous verrons quelque chose des touchantes et grandioses démonstrations de piété qui ont eu lieu à l'occasion du cinquantenaire des apparitions de la Sainte Vierge à la petite Bernadette.

En attendant je vous transmets les Bénédictions dont Notre Saint Père le Pape m'a dans deux entrevues privées, chargé pour vous-même et pour tous les fidèles confiés à vos soins, et je vous prie de me croire toujours.

Mes Chers Collaborateurs,

Votre tout dévoué en N.-S.,

† JOSEPH-MÉDARD,
Evêque de Valleyfield.

II

Evêché de Valleyfield,
décembre 1908.

Mes Chers Collaborateurs,

Vous le voyez, notre séjour en Angleterre avait été des plus heureux, et nous emportions du Congrès Eucharistique de Londres des impressions profondes qui ne s'effaceront jamais. Je vous ai fait de tout cela un récit trop succinct malheureusement, et j'ai dû laisser de côté une foule de détails qui certainement vous eussent intéressés. Je ne vous ai point parlé de la température, et cependant c'est un fait que le soleil

radieux qui n'a pas cessé de briller sans même l'om
bre du brouillard habituel qui eût véritablemen
gâté les démonstrations populaires. a étonné et e
même temps réjoui tout le monde. Il est vrai que d
puis plusieurs semaines, à la demande de Monse
gneur Bourne, on priait dans toutes les églises pou
obtenir ce temps favorable que le bon Dieu a accord
au-delà de toute prévision. Je n'ai rien dit non plu
de ce trait si touchant des catholiques de France qu
par l'initiative d'un sénateur, M. Jénouvrier, avaien
expédié à Londres une quantité très considérable d
fleurs dont on devait orner la cathédrale, et jonche
les rues voisines pour le passage de la procession. Ce
fleurs, envoyées dans de telles circonstances, avaien
un langage d'une éloquence émouvante, et tous les ca-
tholiques anglais y ont été très sensibles. Voic
quelque chose de mieux encore. Durant tout le
Congrès, outre les dévotions multiples accom-
plies par les catholiques dans leurs paroisses
respectives, les confessions et communions étant
excessivement nombreuses, le Très Saint Sacre-
ment a été, par ordre de l'archevêque, et d'une façon
pour ainsi dire officielle et, dont l'intention cou-
vrait Londres et l'Angleterre, exposé solennellement
et en permanence dans l'église de Saint-Pierre et
Saint-Edouard, tout près de Westminster. Or, l'os-
tensoir contenant la Sainte Hostie avait été apporté
de Belgique pour l'occasion, parce que cet ostensoir
était celui-là même qui avait été, en 1513, offert par
Henri VIII, alors roi catholique, au sanctuaire de
Notre-Dame de Hal, dans le Brabant, où le monarque
s'était rendu en pèlerinage. On l'y avait conservé
avec soin, et quelques jours avant l'ouverture du

Congrès, M. le chanoine Michiels, recteur de l'église de Notre-Dame de Hal, eut cette heureuse idée d'apporter avec lui l'ostensoir, de le prêter à l'archevêque de Westminster afin que la Sainte Eucharistie fût exposée publiquement dans une monstrance qui servît comme de lien entre l'époque actuelle et le temps où toute l'Angleterre était catholique avec son souverain. Dans des événements comme le Congrès le Londres, ce sont les rapprochements d'idées ou de faits qui en sont souvent la partie la plus impressionnante. La présence et la participation effective du prince Maximilien de Saxe, qui exerce le ministère d'un humble prêtre dans le pays gouverné par son auguste frère, n'est certes pas une chose banale. Elle nous revenait en mémoire au couvent de Sainte-Cécile, dans l'île de Wight, où, je vous l'ai déjà dit, nous avons eu l'honneur de voir la Duchesse de Bragance et sa nièce, non pas sa fille, la princesse Agnès de Loënstein. Le père de celle-ci, l'ancien prince-régnant Charles de Loënstein-Wertheim, est lui-même descendu de son trône pour se faire religieux dans l'ordre de Saint-Dominique. Le 19 décembre de cette année il a été ordonné prêtre sous le nom de Père Raymond, par le Cardinal Fisher, archevêque de Cologne. Le jour de Noël il célébrait la sainte messe dans la chapelle de son ancien palais de Henbach, en Franconie, et le dimanche suivant, avec l'autorisation de ses supérieurs, il s'est rendu dans l'île de Wight, au couvent de Sainte-Cécile. Il y a célébré la messe et donné la communion à sa sœur et à sa fille ainsi qu'aux autres religieuses bénédictines, leurs compagnes. C'est là un événement digne d'être signalé et qui ajoute à nos yeux du prix à la visite que nous avons faite

nous-mêmes au couvent de Sainte-Cécile, où n
avons eu l'avantage de voir ces princesses roya
sous le costume d'humbles filles de Saint-Benoit.

Nous débarquions au Hâvre, le mardi, 22 septe
bre, et prenions le premier train pour Rou
Dans cette ville à laquelle se rattachent
premières origines de notre histoire religieu
et qui par ailleurs rappelle si douloureu
ment le souvenir de l'illustre Jeanne d'Arc, nous a
rêtons une demi-journée afin de visiter quelques-un
des principales églises: la cathédrale, St Ouen,
Maclou sont de superbes monuments du style goth
que et que rendent très intéressants les sculpt
res des portiques, les vitraux peints, les autels de ma
bre, les tombeaux historiques, les statues, les sta
les. L'évêché désert et le grand séminaire fermé nou
donnent, dès cette première journée en France, un
idée des désastres matériels causés dans l'ordre rel
gieux par les lois de spoliation. Avant de reprendr
le chemin de fer, je rencontre l'évêque de Sain
Flour, Monseigneur Lecœur, avec qui je fais u
bout de conversation. Le soir, nous étions à Pari
où nous devions passer une bonne quinzaine pou
permettre à mes compagnons de connaître, au moins
dans son aspect religieux, la capitale de la vieille Fran
ce. Je ne retiens pour l'instant que nos pèlerinages
à Montmartre, où nous sommes allés prier le Sacré
Cœur dans son sanctuaire national, à Notre-Dame
des Victoires où fleurit toujours avec le même con-
cours de peuple et aussi avec la même miséricordieu
se action de la Sainte-Vierge, l'archiconfrérie du
saint et immaculé cœur de Marie établie naguère
dans cette église par M. Desgenettes, et qui par ses

ramifications couvre aujourd'hui le monde entier. Toutes nos paroisses y sont affiliées depuis quinze ans.

Au couvent des Carmes, dans le jardin, nous allons nous agenouiller au pied de la statue de la Ste-Vierge près de laquelle furent massacrés, le 2 septembre 1792, un grand nombre de prêtres qui avaient refusé de prêter serment à la constitution civile du clergé. Le nombre des victimes parmi lesquelles on compte trois évêques, et un chanoine appartenant au chapitre de la cathédrale de Québec, est estimé à deux cent vingt. L'autorité archiépiscopale de Paris instruit actuellement le procès de leur béatification.

Plusieurs d'entre vous se souviennent de l'amiral Cavelier de Cuverville qui est venu à Montréal pour la seconde fois au mois d'août 1891. Monseigneur Fabre qui savait la foi profonde et la piété franche de l'intrépide marin, l'avait invité au grand séminaire où le clergé était alors en retraite pastorale. L'amiral fit à tous les prêtres réunis dans la grande salle du collège un discours que j'ai fidèlement conservé et dont je vous cite les dernières phrases:

" Je veux vous faire une confidence ; la dévotion " qui m'est chère entre toutes, c'est la dévotion au " Sacré-Cœur de Jésus ; à elle je dois tous les succès " de ma carrière. Une image du Sacré-Cœur est fixée " à l'avant de la Naïade, une autre est dans ma cabi- " ne constamment sous mes yeux ; je tiens un journal " fidèle de tout ce qui m'arrive, et j'ai constaté que " les événements les plus heureux étaient arrivés le " vendredi, jour du Sacré-Cœur ; ce journal je l'envoie " régulièrement à Montmartre, et c'est aussi dans ce " sanctuaire du Sacré-Cœur que j'ai fait déposer en

" ex-voto la hallebarde très riche qui fut portée
" triomphalement à travers le Dahomey en signe de la
" paix rétablie et de la protection accordée par la
" France.

Pouvais-je refuser de la part d'un homme aussi distingué et animé de pareils sentiments, l'invitation pressante et répétée qu'il me faisait faire par l'abbé L. Groulx d'aller passer quelques jours chez lui, c'était bien difficile. Aussi après deux semaines de séjour à Paris, étant allé présenter mes hommages à Mgr Amette dans la résidence qui remplace le palais archiépiscopal d'où le cardinal Richard avait été brutalement expulsé, et pendant que les autres confrères allaient visiter d'autres lieux, je prenais avec M. Marleau, le 6 octobre, l'express de Rennes qui par divers raccordements devait nous conduire jusqu'au bord de la mer, non loin de St-Brieuc à Crech'Bleiz, où se trouve le château de l'amiral. Le voyage, très agréable par la variété des paysages, n'offrit aucun incident remarquable. Nous avons fait un bout de chemin avec des jeunes gens qui s'en allaient à la caserne pour commencer leur service militaire de deux ans. Parmi eux, un jeune oblat, venu exprès de Belgique pour échanger temporairement sa soutane de religieux contre la tunique du soldat. Pénible exigence d'une loi persécutrice et qui doit avoir au point de vue des vocations les plus déplorables conséquences.

Le soir à huit heures nous descendions à la gare de Penvenan, où nous étions reçus par M. le curé et ses vicaires et l'abbé Groulx. L'équipage de l'amiral nous conduit chez lui en quelques minutes. Lui-même nous attendait à la porte de sa maison pour nous souhaiter la bienvenue et de concert avec

Madame de Cuverville, il s'ingénia sans apparence d'aucun effort pour nous rendre aussi agréable, aussi charmant que possible, le séjour que nous allions faire sous son toit hospitalier. Je ne puis pas tout vous raconter en détail, ce serait par trop allonger ma lettre. Je voudrais cependant donner une idée de ce qu'il y a de profondement chrétien dans ces laïques de France dont M. de Cuverville est le type et l'un des chefs, et qui sont en nombre plus considérable qu'on ne le croit généralement. La propriété de M. de Cuverville s'étend jusqu'à la mer ; à marée-basse on dirait que la terre se prolonge indéfiniment, avec ses monticules, ses vallées, ses ruisseaux, ses petits rochers, et quelques habitations par-ci par-là; à maréehaute l'eau vient baigner les murs du jardin, ne laissant apercevoir que quelques ilots dont plusieurs sont couronnés d'un chalet ou d'une construction analogue. Dans le jardin lui-même est un antique moulin de pierre en forme de tourelle. L'étage supérieur a été aménagé en chapelle, on y accède par un escalier circulaire fixé à l'extérieur, c'est pittoresque.

Dans ce petit sanctuaire on conserve le Très-Saint-Sacrement. Chaque matin à six heures, j'arrivais pour dire la messe. Je trouvais déjà à son prie-Dieu, Madame l'amirale, puis allant et venant autour de l'autel, ce vieillard presque octogénaire encore très droit, très ferme, de langage bref et d'allure énergique, achevant les derniers préparatifs pour la célébration du Saint Sacrifice. Il avait versé le vin et l'eau dans les burettes, allumé les cierges de l'autel et celui du bougeoir, disposé les ornements, le missel et les cartons, puis il était lui-même prêt à servir la

Sainte Messe comme un petit enfant de chœur
Du reste communiant chaque matin avec s
femme, pieuse comme lui. Durant la journée,
table ou entre les repas, soit en parcourant le jardin
soit dans le joli musée qu'il a lui-même formé et cata
lcgué avec une foule d'objets curieux, recueilli
au cours de ses voyages et dont plusieurs, surtout de
bois, viennent du Canada, soit dans sa bibliothèqu
très fournie et très variée, soit même en allant vi
siter ensemble les demeures de quelques familles d
paysans bretons, c'était des entretiens de la plus haut
portée religieuse ou sociale, au cours desquels j'avai
grand plaisir à entendre parler un homme aussi ins-
truit, d'une aussi grande expérience, d'un patriotis-
me aussi ardent, d'un attachement à sa religion aus-
sı sincère, et qui mettait autant de conviction en par
lant de l'Eglise, de ses luttes, de ses souffrances, de
ses triomphes assurés, qu'en parlant marine, politi-
que; questions économiques ou sociales ; et avec
quelle érudition ! Tous les soirs, à une heure fixe,
on entendait la cloche du château sonnée par
l'amiral lui-même ; à ce signal tout le monde, y com-
pris les domestiques, arrivait de toute part et mon-
tait à la chapelle à sa suite, c'était pour la prière en
famille Pour le mois du Rosaire, mystères glorieux,
disait M. de Cuverville ; il annonçait chaque mystère,
disait la grâce à demander, puis récitait tout au long
le chapelet auquel répondaient les assistants. Le cha-
pelet terminé, le vieillard continuait les litanies,
puis diverses invocations pour l'Eglise, pour
la France, pour les évêques et le clergé, pour les re-
ligieux et religieuses, puis finalem nt pour son fils
Léon, bien malade. Tout cela en haut de cette petite

tourelle, au milieu d'un jardin en pente sur le bord de la Manche et dans une solitude absolue, avouons-le tout de suite, j'étais profondément impressionné.

La ville de Tréguier n'est pas loin de là, l'amiral nous y fit conduire en voiture. C'était jadis une ville épiscopale. La cathédrale, très ancienne et qui conserve encore une certaine beauté, garde le tombeau de St-Yves, un saint breton, patron des avocats. Attenant à la cathédrale, avec les restes d'un vieux cloître en ruine, est l'antique évêché qui sert de presbytère. Le curé est un vénérable vieillard de plus de quatre-vingts ans. C'est en face même de l'église, qu'il nous fait voir le fameux monument, élevé par l'impiété maçonnique au blasphémateur Renan. Et à peu de distance, aux portes de la ville est le calvaire, bel ensemble de statues, représentant le crucifiement de Notre-Seigneur, que la population catholique a voulu faire ériger pour être et demeurer comme une protestation solennelle contre l'acte sacrilège qui l'avait profondément indignée. Au cours de cette promenade nous nous sommes arrêtés chez un ancien commandant des zouaves pontificaux qui avait eu sous ses ordres plusieurs canadiens dont il garde le meilleur souvenir et dont il parle avec un véritable enthousiasme. C'est M. le comte des Jars, encore un fier catholique qui ne met pas ses convictions dans sa poche, mais qui les manifeste tout simplement. C'est un homme du monde qui a une famille très aimable, ce qui ne l'empêche point de pratiquer la communion fréquente et de causer d'une façon très intelligente et très intéressante, même sur les sujets qui touchent à la religion. J'ai été enchanté de faire sa connaissance.

En Bretagne tout intéresse un étranger: les routes tortueuses bordées d'ajoncs, les attelages, le c[illegible]me des paysans, les maisons elles-mêmes, avec leur pavé de terre battue et leur mobilier dont l'objet principal est le fameux lit clos. La langue du pays, très bien conservée et parlée généralement, s'ajoute à tout le reste pour faire de la population un groupe à part qui a ses usages, ses traditions, sa fierté nationale et qui jusqu'à présent, grâce à Dieu, a conservé aussi sa religion. C'est ce que nous avons pu constater par nous-mêmes dans les paroisses que nous avons vues et dont les curés, semblant très à l'aise au milieu de leurs ouailles, avaient pu réussir sans trop de peine à organiser le denier du culte pour tenir lieu des subsides dont le gouvernement les prive désormais.

Les jours passèrent bien vite dans la compagnie de l'illustre sénateur, amiral de Cuverville. Il fallut se résigner à quitter cet endroit pour retourner à St-Brieuc et de là nous rendre à Auray, où se trouve le célèbre sanctuaire de Sainte-Anne. En arrivant, un samedi, nous allons saluer les chapelains qui chassés de la maison qu'ils occupaient au chevet de l'église, se sont installés dans un hôtel avoisinant. Notre logement est tout à côté. Ici nous sommes encore en plein milieu catholique. Nous l'avons bien vu le lendemain par la foule considérable de gens qui venaient de partout pour assister à la messe. Nous avons célébré à l'autel même de la grande thaumaturge, priant avec ferveur, spécialement pour les mères de familles dont Sainte-Anne est l'auguste patronne. Pour quelques instants nous nous serions crus transportés dans la basilique de Beau-

pré, mais celle-ci est certainement beaucoup plus riche pour ne rien dire de plus, que celle d'Auray, et l'on ne peut même pas faire de comparaison pour les terrains et les constructions qui les entourent respectivement. Mais le sanctuaire breton est tellement renommé pour les faveurs spirituelles et temporelles que la mère de Marie ne cesse d'y répandre depuis des siècles, que l'on aime à faire ce pèlerinage très attrayant et très pieux. Il y a, là aussi, un escalier du prétoire de Pilate que les pèlerins dévots montent à genoux, il y a une source d'eau abondante et fraîche, il y a de même des magasins nombreux d'objets de piété. En face de la basilique est un monument élevé à la mémoire du comte de Chambord qui le représente en plein pied et de grandeur naturelle. Dans le voisinage est le champ et l'ossuaire des martyrs, c'est-à-dire des royalistes français qui, parqués dans un enclos à Quiberon, furent massacrés à bout portant par les ordres du général Hoche, le 27 juin 1795. La chapelle mortuaire dont les murs sont couverts d'inscriptions et où sont gravés les noms de toutes les victimes, est gardée par les sœurs de la Sagesse qui occupent le couvent d'à côté. Ce couvent lui-même est une ancienne chartreuse qui garde encore, avec les peintures murales du temps dans les cloîtres et les refectoires, tout le cachet d'un monastère des fils de St-Bruno. Il est au milieu d'une immense propriété qui fournit des fruits et des légumes en abondance. C'est, sous la direction immédiate des religieuses, la culture intensive poussée au suprême degré, et c'est aussi ce qui permet à ces saintes filles, en attendant qu'elles soient chassées, de prodiguer leurs soins à des aveu-

gles, des sourds-muets, des vieillards, des infirme de toute sorte. Nous avons visité la communauté e en partant, je lui ai laissé avec les bénédiction qu'elle me demandait le souhait de rester long temps, longtemps encore appliquée à ces œuvres d charité si admirablement accomplies. L'aumônier M Leclerc, nous avait accompagnés partout et s'étai montré d'une courtoisie charmante. Continuant no tre promenade en voiture et faisant un circuit pou revenir au point de départ, c'est-à-dire, au sanctuaire nous entrons dans le cimetière de la ville d'Auray e nous allons nous agenouiller quelques instants sur la tombe de Mgr de Ségur. Vous savez ce prélat, cet évêque aveugle et qui y voyait si clair en tant de choses, surtout celles de la religion, auteur de tant et de si beaux opuscules, qui font encore les délices de la jeunesse des collèges et des séminaires, qui était si aimé de Pie IX et qui lui-même aimait tant le Pape et l'Eglise, cet illustre écrivain repose dans un modeste cimetière de la campagne bretonne et tout ce qui peut distinguer des autres sa tombe, celle de sa mère, celle de son frère, c'est une simple table de pierre étendue sur leur fosse et portant leur nom, leur âge et la date de leur mort. J'avais bien connu autrefois Mgr de Ségur, j'ai même servi plusieurs fois sa messe, je lui ai servi de guide, et avec quelle joie, dans les rues de Rome, j'étais tout à côté de lui dans St-Pierre au moment où Léon XIII, nouvellement élu, donnait à la foule sa prmière bénédiction papale et à ce moment-là, j'ai vu couler les larmes de ses yeux éteints. Que de pensées, que de souvenirs, pendant que je suis là à genoux sur sa tombe, priant pour lui et pour sa mère !

Le lendemain, nous célébrons de nouveau la sainte messe à l'autel de sainte-Anne et nous nous remettons en route pour Nantes où nous arrivons dans la soirée. Nous logeons tout près de la cathédrale. Nous sommes accueillis le matin avec beaucoup d'affabilité par M. le curé lui-même qui non seulement nous facilite la célébration de la messe, mais encore se fait notre guide pour visiter l'église. Il nous montre avec un certain orgueil des portes fracturées à l'époque des inventaires et dont les brisures sont à peine raccommodées par des pièces de bois. Il nous fait le récit mouvementé de l'attaque et de la défense et des divers incidents qui avaient accompagné cette effraction. Il nous fait voir aussi le tombeau du général de Lamoricière, ce valeureux soldat qui, déjà couvert de gloire par la prise d'Abd-El-Kader et bien d'autres faits d'armes, avait mis son épée au service de Pie IX. "Le Pape vous appelle, lui avait dit sa noble épouse, faites votre devoir." Et lui plus tard au moment d'une bataille décisive, il disait à son ami de Quatrebarbes: " Si vous êtes embarrassé, faites comme moi, invoquez le St-Esprit, il vous viendra aussi en aide."

C'est dans cette cathédrale de Nantes que repose le corps de ce noble chrétien, défenseur de l'Eglise. Le mausolée est en marbre blanc, aux angles sont quatre statues très belles, représentant les vertus cardinales. A côté de l'église et y communiquant par un couloir est le palais épiscopal, mais hélas, c'est ici comme à peu près partout ailleurs en France, des soldats ou d'autres fonctionnaires ont remplacé l'évêque qui chassé de sa demeure a dû chercher ailleurs une résidence quelconque. Je passe outre les autres monu-

ments qui nous avons vus à Nantes et dont la descrip tion ne saurait vous intéresser. De même que pour Angers, ou nous arrêtons ensuite, pour être l'objet de la même courtoisie et voir des choses à peu près semblables. C'est à la cathédrale que nous disons la messe. L'évêque, Mgr Rumeau a dû lui aussi quitter son palais pour accepter un logement temporaire assez loin de son église.

D'Angers nous nous rendons par chemin de fer, jusqu'à Château Gonthier, nous trouvant encore dans le train avec d'excellents catholiques dont la conversation nous rend le voyage très agréable. De Château Gonthier, par une route très belle, dans une voiture assez confortable nous allons à Daon, village situé sur les bords de la Mayenne et faisant partie du diocèse de Laval. Nous voulions rendre visite à la famille de la Révérende Mère Abbesse des Clarisses de Valleyfield. Nous sommes reçus très aimablement par M. le curé et son vicaire. J'étais bien aise de pouvoir passer quelques heures dans ce presbytère où j'ai pu voir à l'œuvre le zèle et le dévouement d'un pasteur, appuyé sur le concours généreux d'un assistant qui ne marchande point ses bons offices, et le ministère ainsi accompli à deux, aboutissant à des résultats réellement admirables. Je leur ai offert à tous deux de très sincères félicitations. Puis après le dîner, je me suis fait conduire chez la vénérable madame Lemoyne qui, âgée de près de quatre vingt dix ans, jouissant d'une santé merveilleuse, très bonne, très pieuse, pleine de verve et d'entrain, habite encore avec un fils et une fille, l'antique maison paternelle qui a vu naître notre abbesse et dans laquelle rien n'a été changé depuis que la religieuse lui a fait un suprê-

[illegible] adieu. Je vous laisse à penser la joie causée par notre visite et l'émotion qui pénétrait le cœur de la vieille mère en parlant de sa fille, partie depuis si longtemps et qui est si loin, là-bas au Canada, et à laquelle elle pense toujours avec la même tendresse se sachant amplement payée de retour par l'affection de son enfant donnée au Seigneur, et plus encore par la bénédiction du bon Dieu qui accepte un double sacrifice à chaque instant renouvelé. Plusieurs parents des alentours viennent nous rencontrer. La conversation se fait animée, captivante dans ce milieu si chrétien. Puis nous allons visiter la petite église qui n'est pas très belle, mais qui offre cependant à notre point de vue personnel plusieurs particularités attrayantes.

Il y a là tant de souvenirs liés à tout ce que nous voyons et nous aurons plus tard tant de joie à les rappeler à la pieuse exilée volontaire de Notre-Dame de Bellerive. Je vais m'agenouiller dans le banc de la famille Lemoyne, qui est le même depuis de très longues années et dans lequel priait jadis la petite enfant devenue la fondatrice du monastère de Sainte-Claire à Valleyfield.

Angers, Tours, Bordeaux ; ici un arrêt pour nous permettre de saluer une religieuse franciscaine, la sœur d'un de nos citoyens de Valleyfield, et enfin nous sommes à Lourdes, dans la maison très hospitalière des Chapelains, située au-dessus du rocher de la grotte des apparitions. Dans ce lieu béni nous allons nous reposer, et jouir tout à notre aise. Accueillis à bras ouverts par le supérieur, un homme aussi humble que distingué, aussi pieux que savant, dont la conversation est toujours instructive, nous prenons possession

des chambres que nous occuperons plusieurs jours, et d'où nous viendra souvent l'écho et comme le refrain des cantiques qui se font presque sans cesse entendre autour de la Basilique. A Lourdes toutes les journées se ressemblent ; elles sont toutes, pour les groupes différents de pèlerins, remplies par un programme d'offices et de cérémonies qui se renouvellent incessamment et sans qu'on puisse jamais se lasser d'y prendre part ou d'en être le témoin.

De bon matin, en habit de chœur, nous descendons, par les lacets en pente pratiqués en forme de M dans le flanc de la colline et aboutissant à la grotte où nous allons dire la sainte messe. A tour de rôle, mes quatre compagnons de voyage pourront ainsi célébrer après moi.

C'est ici l'endroit privilégié entre tous où, il y a cinquante ans, en 1858, du jeudi 11 février au vendredi 16 juillet, la sainte Vierge est apparue dix-huit fois à l'humble petite bergère qui avait nom Bernadette Soubiroux. Ici que s'adressant à la voyante, la mère de Dieu lui dit : Je vous demande de venir ici durant quinze jours,--allez dire aux prêtres que je veux que l'on élève ici une chapelle, que l'on y vienne en procession—vous prierez pour les pécheurs—pénitence, pénitence, pénitence—allez boire à la fontaine et vous y laver, et finalement : JE SUIS L'IMMACULEE CONCEPTION.

Nous sommes donc à Lourdes pour prendre part aux fêtes et aux pèlerinages qui devront marquer le cinquantième anniversaire des apparitions de la Vierge Immaculée à la petite Bernadette. Vraiment, cela vient bien, après le Congrès Eucharistique de Londres.

La grotte est restée ce qu'elle était. Seulement on l'a protégée par une grille percée de deux portes latérales que l'on ouvre à volonté. Là où la Vierge se montrait est une statue de marbre qui la représente avec le costume décrit par Bernadette et qui y fut inaugurée le 4 avril 1864 par Mgr Laurence. Autour de la grotte, fixés dans la roche, sont des anneaux de fer dans lesquels sont placés d'énormes bouquets de fleurs naturelles offerts par les pèlerins. Ça et là dans les creux et les fentes de la pierre sont des paquets de lettres adressées à la Sainte-Vierge et lui demandant des faveurs de toutes sortes, puis attachés en faisceaux et tombant de la voute on voit les innombrables ex-voto laissés par les miraculés en souvenir de leur guérison. Sur le sol nivelé et recouvert d'asphalte, s'élève l'autel unique où seuls les évêques, leurs chapelains et les directeurs des grands pèlerinages ont le privilège d'offrir le saint sacrifice. Sur le devant deux pyramides sont chargées de cierges qui brûlent constamment, comme pour donner une forme sensible aux prières des fidèles. Ceux-ci sont massés dans l'espace qui s'étend de la grotte jusqu'à la rampe de pierre qui longe le Gave dont le cours paisible complète la beauté du paysage.

Agenouillé sur un prie-Dieu, je récite les prières liturgiques préparatoires à la sainte messe, pendant que des messieurs que je saurai plus tard être l'un un colonel retraité, l'autre un avocat de Paris, préparent l'autel, et apportent les ornements. En disant la messe sous le rocher, je me trouve à l'abri de la pluie et protégé contre la bise. Mais le peuple est comme dans une nef découverte et quelque temps qu'il fasse il est là, à genoux sur les dalles

humides et froides oubliant tout pour ne songer qu'à prier la Vierge Immaculée. Un prêtre monte dans la petite chaire placée à l'angle droit de la grotte. Il dirige les intentions, évoquant en quelques paroles vibrantes tout ce qu'il peut y avoir de désirs et d'espoir pour eux-mêmes, et pour leurs proches, chez ces pèlerins, venus d'un peu partout, plusieurs de très loin, pour solliciter une grâce, une faveur temporelle ou spirituelle. En avant de l'assistance sont placées les voiturettes dans lesquelles on transporte les infirmes ; des brancardiers ou des infirmières les accompagnent. Je vais leur donner la communion, que viennent ensuite recevoir un grand nombre d'autres personnes. Et cela se fait tous les jours depuis cinquante ans ; cela s'est fait surtout en cette année jubilaire, où les pèlerins appartenant à toutes les classes de la société, sont accourus de toutes les parties du monde, par centaines de mille. Pour moi le miracle éclatant est moins dans les guérisons extraordinaires obtenues à la grotte, où se rattachant à Lourdes de quelque manière, que dans l'accomplissement du principal désir manifesté par la Sainte Vierge, et transmis au monde par l'intermédiaire d'une petite ignorante. Tout ce que peut inspirer la sagesse coutumière de l'Eglise, tout ce que peut inventer la malice humaine, a été mis à la fois en œuvre pour, d'une part arriver à la constatation indéniable du fait merveilleux de l'apparition ; de l'autre pour tuer par le ridicule ou la violence ce qui, une fois prouvé et reconnu, devait confondre le naturalisme contemporain dans ses plus chères prétentions: et après tout cela, les évêques de Tarbes d'abord, le Saint Siège ensuite, amenés graduellement à la reconnaissance des faits, ont porté des

décisions authentiques qui ne peuvent plus laisser aucun doute dans les âmes droites, et ont à jamais consacré, avec la gloire de l'Immaculé Conception, la certitude de son apparition merveilleuse sur les bords du Gave à Lourdes. Aussi les fêtes du cinquantenaire, cette année même, ont-elles été célébrées avec une pompe grandiose. Le Pape y était représenté par le Cardinal Lecot. On peut dire que toutes les nations à tour de rôle sont venues en pèlerinage avec des évêques, des prêtres, de nombreux fidèles. A l'époque de notre passage. les grandes démonstrations avaient eu lieu. Mais à Lourdes, avec un concours plus ou moins considérable selon l'affluence accidentelle des pèlerins, toutes les journées se ressemblent. On peut dire même que c'est lorsque la foule est moins compacte qu'elle est moins bruyante et plus recueillie et que la prière y est plus douce et plus facile. Il y a toujours beaucoup de monde quand même. Tous les trains amènent de nombreux pèlerinages d'ici ou de là, et il est très intéressant de les voir se former en procession à la sortie de la gare pour se rendre à la grotte. Presque toujours il y a des congrégations avec leurs bannières. On reconnait la nationalité au langage sans doute, mais souvent aussi au costume parfois très pittoresque des pèlerins. Tous portent des insignes ; on les entend venir d'assez loin. Mais dès qu'ils aperçoivent la basilique, ils se mettent en rang. sous la conduite des directeurs puis ils saluent la Vierge en chantant tous ensemble l'*Ave Maris Stella*, et ils défilent ainsi jusqu'à la grotte où ils sont accueillis par le Chapelain. C'est l'après-midi à quatre heures. Nous allons avoir aussitôt la procession du Très Saint Sacre-

ment. A Lourdes ces deux dévotions vont ensemble. Le P. Boubé, S. J., l'avait fait admirablement ressortir au Congrès de Londres. Je suis invité à présider, ce que j'accepte avec bonheur. Les hommes seuls sont admis à marcher derrière la croix. Ils portent des cierges allumés. Après eux viennent les prêtres, les chanoines, les prélats et enfin l'évêque. Tout se passe comme à nos processions de la Fête-Dieu. Au sortir de la grotte nous longeons la rivière et nous nous rendons jusqu'à la statue monumentale qui s'élève à l'entrée de la place. Là nous faisons un détour et continuant notre marche, nous arrivons à l'extrémité de l'esplanade qui va au portail de la Basilique du Rosaire. A ce moment la scène change d'aspect. La route n'est pas jonchée de fleurs, aucun ornement ne la décore. J'avance lentement au chant des hymnes liturgiques, quand à un moment donné on me fait signe d'arrêter. Le cortège continue sa marche jusqu'au perron de la basilique, je me trouve isolé avec mes assistants et j'aperçois à gauche et à droite une double rangée de grabats sur lesquels sont étendus les malades. Il y en a deux cents, peut-être davantage. Chacun de ces malheureux est assisté de ses parents et aussi de quelques-uns de ces hommes admirables, connus à Lourdes sous le nom de brancardiers et dont l'office volontaire consiste spécialement à voiturer les infirmes, à les transporter de l'hôpital à la grotte, de la grotte aux piscines, ou sur le passage du Très Saint Sacrement. On les reconnait aux bretelles de cuir dont ils se servent pour soulever les grabats. Ces messieurs, enrolés et formant une association distincte, appartiennent aux premières classes de la société. Il y a parmi

eux des jeunes hommes et des vieillards, la plupart sont français, il y a cependant d'autres pays représentés parmi eux. Tous sont animés du même sentiment chrétien qui les fait ainsi chaque année venir à Lourdes pour y passer une quinzaine au service de la Vierge et de l'humanité souffrante. Ce sont eux qui me conduisent d'un malade à l'autre pour donner à chacun séparément la bénédiction de Jésus-Hostie. Tout le monde est à genoux, les chants ont cessé, c'est maintenant la prière populaire la plus ardente et la plus sublime qui se puisse concevoir parce qu'elle est faite des invocations empruntées à l'Evangile même et qu'elle est clamée par des âmes en détresse peut-être, mais enflammées de foi, et d'amour et d'espérance. Voyez donc, je suis là traçant avec l'Ostensoir un signe de croix sur un pauvre malheureux jeune homme, perclus de tous ses membres, me regardant avec des yeux pleins de feu ; près de lui est sa mère qui crie : " Jésus Fils de David, ayez pitié de nous ", " Seigneur si vous voulez vous pouvez le guérir ", " Seigneur celui que vous aimez est malade ", " Seigneur dites seulement une parole et je serai guéri." " Sauvez-nous, Jésus, nous périssons." Et ces supplications sont répétées par toute la foule et avec quel accent ! Beaucoup versent des larmes et comment puis-je moi-même rester insensible, cependant je devrai refaire la même chose pour chacun. A la fin, je n'y tiens plus, à peine si je puis voir devant moi, je pleure avec ces malheureux que je bénis et il me semble à tout instant que la foi si vive exprimée dans des paroles si brulantes, va faire lever un de ces malheureux et que l'on va crier au miracle. Hélas ! peu nombreux, en somme, sont ceux

qui guérissent miraculeusement, mais quelle action invisible et très grande de la grâce ne pénètre point les âmes et de ceux qui souffrent, mais dont le courage retrempé rendra les mérites plus grands, et de tous ceux qui assistent à cette émouvante cérémonie. Nous gravissons enfin les degrés du perron de la basilique ; tourné vers le peuple, je tiens toujours l'ostensoir, on chante le *Tantum ergo*, une dernière et solennelle bénédiction à toute la foule agenouillée et le Saint Sacrement est reporté au tabernacle.

Le soir a lieu une autre procession et d'un genre tout différent. Tous les pèlerins présents dans la ville sont conviés à la grotte. Chacun porte un cierge allumé et dont la flamme est protégée par un cornet de papier transparent avec l'image de la Vierge. Le cortège se forme d'une façon quelconque, autant que possible par groupes distincts suivant les nationalités, les femmes prennent le devant, puis commence le chant de l'*Ave Maria* avec les strophes du cantique que l'on entend dans toutes les langues et à tous les diapasons. Il y a des enfants, des jeunes filles, des femmes, des religieuses ; il y a ensuite des jeunes gens, des vieillards, des gens du peuple, des hommes intruits, des prêtres en grand nombre, tous chantent sans trop se préoccuper de leurs voisins et cependant le défilé continue, s'augmentant à chaque instant de recrues nouvelles. Un soir on m'a affirmé qu'il y avait au moins quinze mille personnes. La confusion des voix au premier abord pourrait paraître choquante, mais avec un peu plus de réflexion et d'attention on s'aperçoit bien vite que c'est là la plus belle expression qui puisse être donnée à la prière humaine dans cette multitude de voix différentes qui chantent .

la même chose, et font monter vers la Ste-Vierge, avec une piété égale, les mêmes louanges. Le refrain du reste, bien qu'à des temps différents, revient le même dans toutes les langues: *Ave*, *Ave*, *Ave*, *Maria*. La procession décrit en une ligne de feu le serpentin des allées qui partagent l'esplanade de la basilique, gravit la rampe de droite qui conduit à l'église, descend par la rampe de gauche, se rend jusqu'à l'extrémité de la place, contourne la statue couronnée, puis revenant sur elle-même, elle amène en une masse compacte la foule au pied du perron du Rosaire, et, des hauteurs de ce perron, on contemple alors comme un immense lac embrasé, formé par tous ces cierges que les pèlerins tiennent au-dessus de leur tête semblant les offrir à la Vierge. En même temps on a illuminé l'église du Rosaire, les arcades de la crypte, la façade de la basilique; toute l'architecture de cette triple construction monumentale se dessine sur le firmament, et la statue de la Vierge dans les hauteurs du portique apparaît comme dans un nimbe glorieux et au sommet de la croix une lumière scintille qui semble s'unir aux étoiles du ciel. C'est sur la terre la glorification matérielle de Marie Immaculée. On chante ou plutôt on crie toujours et la confusion paraît plus grande que jamais et cependant il faut l'admettre, c'est beau. A un signal donné, le silence se fait, un prêtre entonne le *Credo* et tout le monde chante à l'unisson, la profession de foi catholique. Puis le directeur du pèlerinage annonce que l'évêque canadien qui a présidé toutes les cérémonies de la journée, va donner à tous la bénédiction solennelle ; ce que je fais de tout mon cœur, étendant par la pensée cette bénédiction à tous les chers absents.

Le départ d'un pèlerinage est encore une chos
bien touchante. A l'heure indiquée, ordinairement su
le soir, les pieux voyageurs arrivent apportant ave
eux leurs bagages et se groupent auprès de la grotte.
on dirait alors que leur ferveur veut épuiser leurs priè-
res qu'ils récitent isolément ou en commun. J'étais pré-
sent aux adieux à la Vierge de Lourdes, faits avec
une onction indicible par un prélat de Rouen au nom
des pèlerins de Normandie. Dans son allocution,
il sût repasser l'histoire intime de chaque âme et de
chaque famille et son éloquence si paternelle et si
douce fit couler les pleurs de tous les assistants. C'é-
tait une véritable séparation qui allait s'accomplir.
Un dernier chapelet est récité en commun, puis tous
défilent dans la grotte allant baiser avec respect et
amour la roche de l'apparition. Même en s'éloignant,
je pouvais encore voir la plupart d'entre eux se re-
tourner pour revoir avant de la quitter définitive-
ment la statue bénie de Marie Immaculée. Ils s'ar-
rêtaient ensuite aux piscines où coule toujours abon-
dante la source miraculeuse, prenaient une gorgée
d'eau, faisaient toucher à la pierre leurs objets de
piété. Ces dévots pèlerins avaient tant joui pendant
leur séjour à Lourdes, qu'ils éprouvaient mainte-
nant à partir une véritable tristesse, mais aussi com-
bien ils en emportaient de consolations.

Je ne vous décrirai point les trois églises qui s'é-
chelonnent sur le rocher de Massabielle: celle du
Rosaire avec ses quinze chapelles représentant les
quinze mystères, la Crypte qui sert surtout aux con-
fessions que l'on entend pour bien dire jour et nuit, la
Basilique elle-même remplie au milieu des richesses
de son architecture, de bannières dont l'une vient de

Montréal et d'ex-voto en nombre incalculable. Dans cette basilique, où j'ai été appelé un jour à l'honneur de prêcher sur les gloires de Marie, il y a messe et vêpres tous les jours. Le chant est fait par une maîtrise, les enfants qui chantent admirablement bien ont une soutane bleu d'azur avec une calotte de même couleur, l'effet est très gracieux. Le 16 juillet dernier, cinquantième anniversaire de la dernière apparition à Bernadette, la grand'messe a été chantée à six heures du soir par un évêque italien, un vieillard octogénaire qui était pour cela resté à jeûn depuis la veille au soir.

Dans la montagne au-dessus de la résidence des chapelains, on a commencé l'érection d'un chemin de croix monumental dont plusieurs stations sont déjà complétées. C'est un lieu de promenade pieuse qui aboutit à un plateau d'où l'on a une belle vue d'ensemble sur tout le bassin de Massabieille. Le coup d'œil est encore plus vaste et plus beau des hauteurs du pic de Gers, où on accède par un funiculaire et d'où le regard peut embrasser à la fois non seulement la ville de Lourdes, mais un grand nombre de villages des environs et qui sont comme jetés là au hasard, au fond des vallées. Je m'y suis trouvé un jour à midi sonnant, le son de l'Angelus nous arrivait en même temps de tous ces clochers épars et formait comme un accompagnement discret au timbre plus éclatant et plus vigoureux des cloches de la basilique de Lourdes, mais toutes nous disaient ensemble: "*Angelus Domini nuntiavit Mariæ.*"

Je ne veux pas omettre de vous dire un mot des médecins de Lourdes ; le docteur Boissarié et son confrère le docteur Cox, sont deux hommes charmants,

d'une conversation très agréable et des plus instructives. C'est le premier surtout qui a la charge du bureau des constatations et j'ai pu par moi-même voir avec quelle conscience rigide, il gère un office aussi délicat. Il était bien intéressant pour moi d'entendre de sa bouche, le récit détaillé des grandes guérisons obtenues de Notre-Dame de Lourdes et de voir toutes les précautions qu'il prend pour empêcher toute illusion et protéger la dévotion à la Ste-Vierge qui lui tient beaucoup à cœur contre toute indiscrétion et toute surprise que les ennemis ne manqueraient pas d'exploiter. Après l'avoir entendu et l'avoir vu à l'œuvre, je ne pourrai plus douter raisonnablement, quand je saurai que le docteur Boissarié a déclaré une guérison miraculeuse.

Parmi les miracles, il en est un qui n'a guère fait de bruit dans le monde, pourtant il a été bien éclatant et celle qui en a été l'objet vit encore, elle me l'a raconté elle-même et avec quelle simplicité ; je veux parler de la Révde Mère Marie des Anges, Abbesse des Clarisses à Lourdes. Depuis onze ans, elle était impotente dans le monastère de Lyon ; depuis huit ans elle était couchée et dépérissait de jour en jour, on attendait sa mort. Le 17 septembre 1878, on la transporta sur une civière, à Lourdes, où un couvent de son ordre venait d'être fondé. A la grotte on l'étendit par terre sur son matelas, c'était l'après-midi. Mgr Fonteneau, évêque d'Agen, arrive pour prier à la grotte, la religieuse lui dit: "*Monseigneur voulez-vous me commander de guérir.*" "*Mon enfant, je le veux bien, si la Vierge le veut.*" A ce moment-là même, dit-elle, je fus enveloppée dans un grand frisson et jetée debout, et elle fut immédiatement conduite au

monastère de Lourdes où il lui fut permis de rester et dont elle est devenue l'Abbesse, charge qu'elle occupe encore . C'est elle qui nous a envoyé nos chères sœurs Clarisses qui sont dans le monastère de l'Immaculée Conception à Bellerive. Vous devinez bien facilement que je ne pouvais manquer de faire visite aux Clarisses de Lourdes. J'ai dit la messe dans leur chapelle, j'ai parcouru en tous sens leur pauvre monastère et j'ai même pris là le dîner en compagnie de l'excellent abbé Duthu, leur aumônier, et aussi de M. le comte de Beauchamp, encore un de ces dignes catholiques de France que je tiens à vous présenter. Occupant dans le monde une position très enviable, il a eu la douleur de perdre presque en même temps une épouse digne de lui et ses deux enfants déjà d'un certain âge, et qu'il chérissait tendrement ; loin de se raidir contre la Providence, ayant fait la part de la douleur et du deuil, il s'est dit que le bon Dieu ayant appelé à Lui des êtres si chers et lui ayant laissé sa fortune, il devait avoir une mission à remplir. Il est donc venu à Lourdes et par entente avec l'évêque, il a mis au service de la Sainte-Vierge et de l'Eglise, son temps et son argent, c'est même un des brancardiers dont je parlais plus haut. C'est le protecteur attitré du monastère des pauvres Clarisses. Monseigneur Schoepfer, évêque de Tarbes, demeure habituellement à Lourdes, sa résidence est à peu de distance de la grotte. Il s'est toujours dévoué avec une activité infatigable à la gloire de Notre-Dame de Lourdes. Par ses soins, un fac similé de Massabielle a été installé dans les jardins du Vatican, le Saint Père y va tous les jours faire un pèlerinage. Monseigneur Schoepfer a bien voulu me donner, en souvenir de mon passage à Lour-

des un tableau représentant l'ange préposé à la garde du paradis terrestre. Cette toile était dans la première des quinze chapelles de l'église du Rosaire, où elle a été remplacée par une mosaïque. Ce cadeau est très précieux pour nous, il se trouve dans la chapelle du collège.

Après avoir présidé les Vêpres solennelles à la Basilique, nous descendons pour une dernière fois à la grotte où le peuple nous précède en procession. Je donne la Bénédiction solennelle, je demande pour moi et pour mes compagnons de voyage, celle de l'Immaculée, à qui j'adresse pour tout mon diocèse mes suprêmes prières. Une heure plus tard nous filions a toute vitesse vers Toulouse et vers Rome. Nous allions assister au jubilé sacerdotal de notre bien aimé Père et Pontife le Pape Pie X.

Je suis toujours,

Mes Chers Collaborateurs,

Votre tout dévoué en N.-S.,

† JOSEPH-MÉDARD,
Evêque de Valleyfield.

III

Evêché de Valleyfield,
décembre 1908.

Mes Chers Collaborateurs,

Enfin nous voici à Rome, installés confortablement au Collège Canadien. Nous y sommes accueillis avec la dignité bienveillante et calme qui convient à son titre, par le supérieur M. Clapin, et aussi par l'excellent M. Vacher, qui tout le temps de notre passage, fera des prodiges pour concilier les exigences de ses fonctions d'économe avec son amabilité bien connue et que l'âge semble accentuer encore au lieu de la diminuer.

Tous deux s'entendent à merveille pour rendre au visiteur aussi agréable que possible le séjour de cette maison, due à la générosité de Saint-Sulpice et dont nous ne pouvons trop apprécier le bienfait. Le Collège Canadien est admirablement situé sur la grande artère qui va du Pincio jusqu'à Saint-Jean de Latran. Par la voie Nationale qui est tout à côté, on descend dans la ville et l'on se rend directement à Saint-Pierre. C'est là que nous ferons notre première visite. Il est tout naturel, en effet, que nous allions tout d'abord dans la Basilique Vaticane nous prosterner à la confession de Saint-Pierre, sur le tombeau du prince des apôtres. C'est pour la septième fois que je viens dans la Ville Eternelle, où j'ai à l'aurore même de ma vie sacerdotale, demeuré près de trois années. Dans cette ville des Papes, j'ai eu l'avantage d'être témoin des événements les plus mémorables, peut-être, qui se soient accomplis depuis trente ans passés. J'ai assisté à la mort de Pie IX, à l'élection de Léon XIII, puis ensuite au cours de mes pèlerinages comme évêque, j'ai vu les triomphes du grand Pape à l'occasion de ses divers jubilés. Je ne croyais pas que l'on pût voir rien de plus imposant sur la terre que ces fêtes dans lesquelles le monde catholique était représenté par ses plus augustes personnages groupés autour du Pontife Suprême pour l'acclamer à outrance au milieu de foules innombrables sous les voûtes de l'immense édifice. C'était l'affirmation du dogme intangible d'une Eglise divinement établie par Jésus-Christ, et continuant à travers les âges son œuvre bienfaisante, sous l'autorité des Pontifes que tout relie aux apôtres et à leur chef choisi par le fondateur lui-même, et qu'une succession légitime investit des

mêmes pouvoirs et des mêmes prérogatives. Cependant à mon dernier voyage, un événement assez imprévu et d'un caractère plus extraordinaire avait davantage encore peut-être proclamé cette vérité. Je veux parler du sacre des quatorze évêques français, cérémonie exceptionnelle que Pie X avait voulu faire lui-même dans la Basilique de Saint-Pierre, et dans cette partie de l'église qui s'étend de l'abside où domine la chaire matérielle du premier des apôtres, jusqu'à la coupole qui recouvre les restes mortels de saint Pierre. J'avais eu le bonheur, je puis dire le privilège, d'être présent à cette fête inoubliable et pendant qu'elle se déroulait sous mes yeux, pouvais-je faire autrement que de résumer par la pensée, l'histoire des vingt siècles écoulés pendant lesquels, à travers tant de vicissitudes et même de persécutions, l'Eglise s'est toujours montrée avec les caractères divins que lui avait à son origine imprimés Jésus-Christ. Cette fois-ci, je suis envoyé par vous à Rome, pour prendre part en votre nom, à la célébration du jubilé sacerdotal de Pie X. C'est donc le sacerdoce catholique qui va être glorifié dans la personne du prêtre souverain que la divine Providence a placé à la tête de son Eglise. De grandes solennités se préparent à cette fin. Je veux n'en rien manquer et que mes compagnons de voyage puissent eux-mêmes prendre leur bonne part de ces saintes réjouissances. Je me rend donc au Vatican, où je vais saluer mon illustre ami, Mgr Bisleti, majordome de Sa Sainteté. Je fais ma demande d'audience privée, puis je m'assure que chacun des prêtres qui sont avec moi aura un bon billet pour le 16 novembre. C'est fait. Nous sommes maintenant rassurés sur ce point.

En attendant le grand jour, on visitera la ville en faisant des pélerinages, chacun suivant sa dévotion. La fête de la Toussaint et le jour des Morts offrent certaines particularités intéressantes que je tiens à vous signaler. Les Romains ont une grande dévotion pour les défunts. Le cimetière de Saint-Laurent hors les murs est très beau, un grand nombre de ses monuments sont de véritables œuvres d'art, les inscriptions sont généralement très touchantes et dans un esprit très chrétien. A l'entrée du cimetière est la Basilique de Saint-Laurent dont la crypte renferme le tombeau de Pie IX. Dans cette église le 1er novembre, les membres des confréries de la bonne mort, vêtus de leur sac, chantent ou récitent l'office des défunts. La foule est considérable et elle est pieuse, bien qu'un peu remuante. En même temps, de toutes les parties de la ville affluent vers le cimetière des multitudes innombrables de peuple, chacun apportant une croix, une couronne, pour la déposer sur la tombe de la famille, puis de petites lampes minuscules, des cierges, des lampions qui seront attachés à tous les monuments et allumés au coucher du soleil. C'est un coup d'œil impressionnant, on ne le contemple point sans émotion. Dans ce cimetière nous avons plusieurs compatriotes prêtres et laïques. Le collège canadien lui-même a un sépulcre réservé pour ses professeurs et ses élèves.

Ce jour même, je recevais ma lettre d'audience pour le 2 novembre à 10 heures. Elle indiquait que je pourrais amener avec moi, mes quatre compagnons. Vous jugez bien qu'à l'heure dite nous étions tous réunis au Vatican dans l'antichambre de Sa Sainteté. Le Prélat de service, Mgr St-Père,

m'invite à le suivre et me voici en présence du Souverain Pontife. Je fais une première génuflexion, j'entends Pie X, qui s'est levé de son siège, me dire en m'appelant par mon nom : " Venez, venez," et il me tend les bras ; je me conforme à l'étiquette le mieux possible, mais les instances toutes paternelles du Pape, m'obligent à m'asseoir à ses côtés et même à mettre ma calotte. Pie X me signifie qu'il veut causer familièrement. Il est entendu qu'il s'exprimera en italien et que je pourrai répondre en français. Il est assis à son bureau, je me trouve à sa gauche. Le Saint-Père me pose d'abord quelques questions générales sur mon voyage, ce qui l'amène à parler avec émotion du congrès eucharistique de Londres, puis des fêtes de Lourdes et aussi de son propre jubilé. Il m'exprime sa satisfaction, et aussi puis-je le dire, sa reconnaissance pour ce qui devait se faire dans tout ce diocèse et dans chacune de vos paroisses pour célébrer pieusement ses noces d'or sacerdotales. Je lui ai présenté la liste de tous les prêtres de Valleyfield, sollicitant pour chacun une bénédiction spéciale. Il a pris de mes mains cette feuille et a écrit au bas quelques mots, vous accordant affectueusement cette bénédiction apostolique : " *Deus repleat vos omni gratia cum apostolica benedictione quam peramanter impertimus.*" *Pius, P. P. X.* J'ai ensuite déployé sous ses yeux une adresse par laquelle je déposais à ses pieds les hommages avec les offrandes du diocèse tout entier. Toutes nos institutions religieuses, toutes nos associations, toutes nos confréries et en somme, toutes les diverses catégories de catholiques s'y trouvaient inscrites. La formule était faite de telle sorte que non seulement personne n'é-

tait exclu, mais même que chacun s'y trouvait inscrit directement. A tous le Saint-Père a voulu donner par écrit dans les termes suivants la bénédiction apostolique et l'indulgence plénière *in articulo mortis*: "*Dilectis utriusque sexus religiosis et fidelibus gratulantes fausta quæque et salutaria a Domino adprecamur atque juxta preces apostolicam benedictionem peramanter impertimus.*" *Die 2a novembris* 1908. *Pius P. P. X.*

Cette bénédiction accordée à tous les fidèles du diocèse s'étend aussi à leurs proches parents jusqu'au troisième degré. Ensuite Pie X, toujours sur le ton familier me questionne sur mon diocèse et entre même dans des détails qui me touchent profondément, faisant voir quel intérêt il porte au travail accompli par le plus humble de ses fils. J'en profite pour épancher dans son cœur tous les sentiments qu'un évêque peut éprouver dans une pareille circonstance, alors qu'il se sent plus que jamais, rempli d'amour et de dévouement pour toutes les âmes qui lui sont confiées et spécialement pour ceux qui partagent avec lui le fardeau des responsabilités spirituelles. Ce doux entretien s'est prolongé pendant combien de temps, je ne saurais le dire, mais enfin, ayant mis dans les mains du Pape notre obole du denier de St-Pierre, qu'il a bien voulu trouver généreuse pour notre petit diocèse, je lui ai demandé la faveur d'accueillir près de lui quatre de mes prêtres, MM. Marleau, Dugas, Quesnel et Nepveu, qui étaient venus avec moi représenter la famille diocésaine aux fêtes de son jubilé. "Oh bien certainement," dit le Pape et à l'instant voilà ces messieurs qui entrent. Ils avaient les mains chargées d'objets de piété. Le Pape se lève, les

appelle à lui et s'extasie devant leur stature et leur évidente bonne santé: "Oh, oh ! dit-il, il paraît que l'air est bon au Canada." Il leur laisse à peine le temps de baiser son anneau et sa mûle, les relève aussitôt et nous voici tous les cinq entourant le Pape qui écoute chacun, répond en accordant tout ce qu'il demande pour lui-même, pour sa famille, pour sa paroisse et donnant aux crucifix, aux chapelets, aux médailles etc., toutes les bénédictions qu'ils comportent. A la fin, je dis au Pape: " Très Saint-Père, ces prêtres qui sont si heureux d'être en présence de Votre Sainteté et de recevoir personnellement votre bénédiction, seraient au comble du bonheur, si vous daigniez leur accorder un petit souvenir matériel quelconque de leur audience et j'ose le demander pour eux." Et Pie X tout souriant " mais bien sûr," dit-il—il va dans un tiroir chercher une poignée de jolies médailles en argent portant d'un côté l'effigie du pape, de l'autre l'image de Notre-Dame des bonnes études. Il en donne deux à chacun des prêtres, puis me prenant la main, il y verse ce qui lui en restait, à peu près une douzaine. N'est-ce pas charmant ? Ceci me rappelle le cadeau si riche et si artistique que le même Pie X me fit un jour et que je conserve avec un soin jaloux dans la chapelle de l'évêché. Je le tiens de la main même du pape. Il est en vieil or et consiste dans un reliquaire gothique, forme ostensoir, et portant les reliques des principaux saints de Prague. Sur le pied est gravée une inscription indiquant que ce don avait été offert à Pie IX, au jour de son jubilé sacerdotal le 10 avril 1869. Tout s'accorde pour donner un prix inestimable à une chose déjà très précieuse par le fait seul que je le tiens personnellement de Pie

X, comme marque d'une bienveillance toute paternelle.

Nous allons ensuite tous ensemble présenter nos hommages à Son Eminence le cardinal Merry del Val, Secrétaire d'Etat de Sa Sainteté. J'aurai du reste pendant mon séjour à Rome, l'honneur d'être reçu plusieurs fois par lui en audience intime. C'était de même mon devoir de rendre visite à plusieurs autres personnages, notamment à Son Eminence le cardinal Gotti, Préfet de la Propagande. Vous n'ignorez pas que depuis le 3 novembre dernier le Canada, ayant été jugé suffisamment développé et organisé au point de vue religieux, a été soustrait à la juridiction de la Propagande et placé sous le régime du droit commun. J'ai exprimé au Cardinal Préfet mes sentiments de vive gratitude pour l'extrême bienveillance qu'il n'a cessé de témoigner et de marquer à tout mon diocèse et à moi en particulier durant tout le temps que nous avons vécu sous son autorité.

Outre l'audience privée du 2 novembre, j'ai eu plusieurs fois le bonheur d'approcher Pie X. Ainsi, le 17 novembre, j'étais invité par mon vénérable ami le très Rév. P. E. Bailly, supérieur général des Augustins de l'Assomption, à assister avec Monseigneur Bruchési à l'audience des pèlerins de Notre-Dame de Salut. Nous étions dix-sept évêques et tour à tour nous avons été présentés au Saint-Père que nous avons ensuite escorté jusque dans la salle du consistoire, où se trouvaient réunis plus de six cents pélerins appartenant à l'association, où s'y étant adjoints pour la circonstance. Ai-je besoin de vous dire que j'avais obtenu des billets de faveur pour mes compagnons et qu'ils étaient aux premiers rangs. Le Pape a pris place sur

son trône, les évêques sont en demi-cercle de chaque côté. Le Cardinal V.Vanutelli, lit une adresse dans laquelle il rappelle que l'association dont il est protecteur, fondée en 1871 par le supérieur général des Augustins de l'Assomption, s'occupe spécialement du salut de la France et procure l'extension du règne de Notre Seigneur Jésus-Christ, par les œuvres ouvrières et aussi par les pèlerinages nationaux de Lourdes, de Rome et de Jérusalem. Il présente le filial hommage des vœux les plus ardents de toute l'association au T. S. Père à l'occasion du cinquantième anniversaire de son sacerdoce et demande pour elle la bénédiction apostolique.

Pie X se lève longuement acclamé par la foule, et répond en Italien par un discours ému qu'il prie ensuite le P. Bailly de traduire à l'auditoire. Le bon vieillard, majestueux et apparemment très calme, cachant sous sa belle barbe blanche l'émotion qui le possède en réalité, rend avec une exactitude étonnante la parole du Pape. Les auditeurs applaudissent à chacune de ses périodes. Certains passages surtout soulèvent un véritable enthousiasme, par exemple celui-ci: " Vous voyez que, dans votre pays, on a dé-
" pouillé l'Eglise, qu'on s'est appliqué à la priver de
" tout, comme Jésus nu sur la croix, et vous, enfants
" pieux, vous voulez recevoir votre tendre Mère, la
" secourir dans ses besoins, et vous étudiez les moyens
" les plus efficaces pour venir à son aide.

" Vous exercez parmi le peuple toutes les formes de
" l'apostolat pour le bien, vous travaillez à la récon-
" ciliation des diverses classes sociales, vous unissez
" toutes vos forces pour faire diparaître les difficultés

“ qui affligent la société et donner au peuple son vrai
“ bien spirituel et temporel, en le désillusionnant des
“ tromperies de ceux qui crient tout le jour: liberté !
“ liberté ! et qui voudraient le priver ensuite de la li-
“ berté de respirer l'air du bon Dieu et de jouir des
“ rayons du soleil.”

Dès le lendemain, avait lieu l'audience générale des français présents à Rome. Ils formaient deux groupes principaux, celui de Paris et celui de Cambrai. Celui de Paris, organisé par le comité de Montmartre sous la présidence de Monseigneur Amette, comptait quatre cents pèlerins, l'autre ayant à sa tête Monseigneur Delamaire en avait près de trois cents. Il faut ajouter un grand nombre de fidèles venus isolément pour les fêtes du cinquantenaire. Il y avait plus de trente évêques en comptant l'archevêque de Montréal et l'évêque de Valleyfield et deux cardinaux, le cardinal Luçon de Reims et le cardinal Andrieu de Marseille. L'audience eut lieu dans la salle royale. Le cardinal Luçon a présenté les pèlerins au Saint-Père par une allocution dans laquelle on peut dire que l'éloquent cardinal avait mis toute son âme d'évêque et de français. Je veux citer deux paragraphes de ce discours:

“ Ce n'est point l'Eglise de France, riche, pros-
“ père, honorée, comme aux jours de la paix, c'est l'E-
“ glise de France humiliée, répudiée, spoliée, persécu-
“ tée. Elle aussi, cependant, vous a député ses ambas-
“ sadeurs ; ce sont ces pèlerins, ces prêtres, ces évê-
“ ques. Ils ne tiennent leur mandat que du peuple fi-
“ dèle, mais c'est le mandat des cœurs. Elle aussi vous
“ apporte ses présents, ses hommages, ses vœux: n'est-

" ce pas aux vœux et aux présents des enfants qui sont
" dans l'épreuve que le cœur d'un père est le plus fi-
" dèle ?

" Amenés à vos pieds par la reconnaissance, Très
" Saint-Père, nous admirons avec les catholiques du
" monde entier, dans son ensemble et dans ses détails,
" l'œuvre déjà immense des cinq années de votre pon-
" tificat : les actes solennels par lesquels vous avez
" encouragé les études scripturaires, ramené le chant
" liturgique à sa pureté primitive, jeté les fondements
" d'une sorte d'académie universelle, fortifié l'observa-
" tion de la discipline ecclésiastique, condamné le mo-
" dernisme qui niait la raison autant que la foi, pro-
" mu les œuvres sociales destinées à introduire dans
" le monde du travail plus de justice et plus de cha-
" rité, rappelé la piété chrétienne aux sources fécon-
" des de la divine Eucharistie, codifié le droit canon,
" organisé suivant un ordre nouveau l'administration
" générale de l'Eglise, créé un recueil des actes du
" Saint-Siège."

Le cardinal s'attache ensuite à montrer que la France, malgré tout, reste toujours chrétienne et plus attachée que jamais à la chaire de St-Pierre. Il exprime au nom de tous, évêques, prêtres et fidèles, les sentiments d'une reconnaissance profonde à Pie X pour l'appui et les conseils qu'ils ont reçus de lui dans les épreuves actuelles. Le Saint-Père avait écouté ce discours avec une attention d'autant plus marquée, qu'il soulignait d'un sourire attristé ou d'un mouvement de tête approbateur les principaux passages. Sa réponse fut littéralement enflammée. C'est en versant des larmes et la voix tremblante d'émotion qu'il par-

lait. Bien que ce fût en italien, la plupart pouvaient le suivre, tant sa parole était nette et distincte. Ce fut un frémissement dans l'assistance et nos vénérés collègues de France pleuraient eux-mêmes quand Pie X s'écria: " De votre pays, me sont venues les plus bel- " les consolations, car la France s'est montrée vrai- " ment la fille aînée de l'Eglise, non seulement en pa- " roles, mais par le plus splendide des actes.

" J'ai dit à mes vénérables Frères, les évêques de " France: " Abandonnez vos palais, éloignez des Sé- " minaires les jeunes espérances de votre Eglise, n'ac- " ceptez rien de celui qui veut faire de l'Eglise une " esclave, pas même un sou qui vous serait offert pour " calmer votre faim ; dans vos tribulations, dans vo- ' tre douleur, regardez seulement Jésus-Christ dé- " pouillé de tout, nu, crucifié ; après peu de jours il " a triomphé de la mort, et à vous aussi, le triomphe " ne fera pas défaut."

Ayant terminé son discours, le Saint-Père pria Mgr. Glorieux, correspondant du journal l'Univers à Rome, de le traduire en français et par un véritable tour de force, pour lequel il a été complimenté par le Pape lui-même, le jeune prélat avec une modestie parfaite et sans effort apparent, a rendu éloquemment et à peu près mot pour mot la parole du Souverain Pontife. Le Pape s'est ensuite retiré, escorté par les évêques et longuement acclamé par la foule.

Je vous ai dit dans ma première lettre qu'à Londres vos confrères avaient reçu l'hospitalité au couvent des Sœurs Adoratrices de Balam. Ces religieuses ont leur maison Mère à Rome. C'est là que se trouve le siège de l'Archiassociation de l'adoration perpétuelle et de l'œuvre des églises pauvres. La présidente est la

princesse Massimo, le directeur spirituel Mgr. Camillo Laurenti, et la Supérieure de la Communauté des religieuses qui est en quelque sorte l'âme de l'Association est Madame de Meusse. L'institut des Adoratrices et avec lui l'Archiassociation tout entière, avait beaucoup travaillé à Rome et dans tout l'univers, spécialement en Angleterre à l'occasion du Congrès, pour offrir à Pie X, à l'époque de son jubilé sacerdotal, une quantité considérable d'ornements et de vases sacrés dont le Pape aurait ensuite la joie de faire la distribution aux églises pauvres. Or, l'exposition de ces objets eut lieu au Vatican le 23 novembre, et à cette même date, le Pape a voulu recevoir en même temps que le comité central des fêtes jubilaires, les membres de l'Adoration perpétuelle et de l'Œuvre des églises pauvres. Cette audience eut sans doute moins de solennité et d'éclat que celles dont je viens de parler, peut-être fut-elle plus touchante encore, précisément à cause de son cachet plus intime. C'était dans la salle du consistoire, nous n'étions que deux ou trois évêques à la suite du cardinal Vincent Vannutelli. Pie X venait de faire le tour des salles de l'exposition ; à peine est-il sur son trône que le cardinal protecteur s'apprête à lui offrir les hommages du comité, mais Pie X l'arrête d'un geste, il se lève et debout agitant les deux mains d'une façon très douce mais ferme, il oblige à s'éloigner le grand nombre de personnes qui se pressent sans ordre au pied de son trône, et quand l'espace est ainsi devenu libre, alors il appelle les dames et les religieuses qui faisant partie du comité ou représentant l'association, étaient dispersées ici et là, et il les invite à s'approcher.

Il voit lui-même à ce qu'on leur facilite le passage et à ce qu'on les place en demi-cercle auprès de lui. Je n'ai pas voulu ignorer ce petit détail, qui me paraît si bien dépeindre l'attention paternelle et la bienveillance minutieuse de Notre Saint-Père le Pape. Le Cardinal se lève ensuite et recommence son discours, après quoi la princesse Massimo, lut une longue adresse au nom de l'Association qu'elle représentait. Le Pape demeurant assis, répondit par une sorte d'homélie familière dans laquelle dominait surtout l'ardeur de sa foi et la vivacité de son amour envers Notre Seigneur dans la Sainte-Eucharistie. " Tout en vous " parlant, dit-il, cette pensée se présente à moi : " Si " nous eussions vécu au temps où Jésus parcourait " la Judée et la Galilée, opérant des prodiges, prêchant " la doctrine, vivant pauvrement, excitant l'admira- " tion des foules, ne nous serions-nous pas trouvés " heureux de lui donner l'hospitalité, de secourir sa " pauvreté ? " C'est encore une de ces audiences où il m'a été permis d'approcher Pie X, de baiser sa main et de recevoir à nouveau sa bénédiction.

Tout cela cependant n'est encore que l'accessoire. La grande fête du jubilé, la célébration solennelle des noces d'or avait lieu, comme vous le savez, le 16 novembre à Saint-Pierre. Vous en avez vu dans le temps le récit, dans les revues et les journaux, et je me demande s'il est à propos de le refaire ici en détail. Et cependant, combien je voudrais rendre en quelques pages, les impressions que j'ai éprouvées en assistant ainsi en qualité d'évêque, d'une façon officielle, à une messe pontificale, célébrée par le Pape, en présence des représentants du monde entier, au jour de ses noces d'or sacerdotales, sur l'autel qui recouvre

les cendres du premier des prêtres ordonnés par Jésus-Christ le Prêtre Souverain. De bon matin, accompagnant Monseigneur Bruchési et, laissant nos compagnons respectifs se tirer d'affaire comme ils pourront avec leurs billets, nous nous rendons dans la salle des béatifications qui s'étend au-dessus du portique de la Basilique, c'est comme le jubé de l'église dont il est cependant séparé par une cloison vitrée. Là se trouvent bientôt groupés les deux cent cinquante évêques ou abbés qui doivent former une partie du cortège. Nous prenons la chape et la mitre, nous voici en rang et nous descendons deux à deux dans les chapelles latérales qui se trouvent à droite en entrant à St-Pierre. Les cardinaux au nombre de trente-quatre étaient réunis dans la chapelle du Très-Saint-Sacrement, et avaient revêtu leurs ornements attendant l'arrivée du Saint-Père. Pendant ce temps-là, l'église était, depuis plusieurs heures déjà, bondée de fidèles. On a dit qu'il y en avait de cinquante à soixante-mille. On entendait derrière les tentures qui nous dérobaient à sa vue le murmure très curieux de cette mer humaine qui ondulait comme les vagues de l'océan, entre les murs de cette vaste enceinte. C'était une masse compacte, point de sièges, point d'appuis et pour un très grand nombre peu de facilité pour voir, et cependant chacun avait voulu être là et attendait avec impatience, le passage du Pape, qui devait avec tout son cortège traverser l'église dans toute sa longueur. Une allée bordée de panneaux en bois, avait été aménagée à cette fin et pour plus de sûreté, tout le long se touchant les coudes des soldats de la milice pontificale. Enfin tout est près et nous voici en marche. Le cortège

pontifical est très long, il comprend un bon nombre de religieux, de laïques, de prélats des divers degrés, d'abbés mitrés, puis ensuite viennent près de trois cents évêques et archevêques en chape et en mitre, et les cardinaux diacres en dalmatique, les cardinaux prêtres en chasuble, les cardinaux évêques en chape, tous portant la mitre. Le Pape revêtu de la chape et coiffé de la tiare qui fut jadis offerte par la reine d'Espagne à Pie IX, est sur la Sedia gestatoria, portée par douze sediari sous la conduite de leur doyen. Ils sont habillés en damas rouge avec rabats blancs, ornés de dentelle. Le dais est porté par huit prélats, et deux camériers en soutane rouge portent les éventails de plumes d'autruches, montés sur un écran et un bâton recouvert de velour brodé d'or. A la suite du Pape, qui est entouré de la garde suisse et de la garde noble, marchent encore, pour fermer le cortège, un nombre considérable de prélats ou d'officiers, membres de la cour pontificale. La tête de la procession était déjà rendue au fond de l'église, quand le Pape apparut au bas de la nef, planant sur la multitude et esquissant le premier geste de sa bénédiction. A ce moment le silence s'établit parmi la foule et ce fut un frémissement général de respect et de piété. Les acclamations ont été supprimées à Saint-Pierre par Pie X, mais à la vue du Pape qui promène lentement sa main au-dessus du peuple qui le contemple, chacun tend les bras, agite son mouchoir et adresse de toute son âme le salut respectueux de son amour filial au Père commun de tous les fidèles.

C'est moins bruyant qu'autrefois, ce n'est pas moins majestueux et surtout ce n'est pas moins émouvant. Le Pape semble trouver bien lourd le poids de la tiare,

il paraît un peu courbé, son regard est doux et souriant, mais il a aussi quelque chose qui exprime l'humilité et une sorte de mélancolie méditative. Sans doute pendant qu'on le porte ainsi en triomphe, il refait lui-même par la pensée, l'histoire intime de sa vie sacerdotale, celle même de sa jeunesse et de son enfance et depuis l'humble bourgade de Riese, lieu de sa naissance en 1835, depuis Castelfranco où il était ordonné prêtre en 1858, à peine connu et entouré de quelques parents et de quelques amis, jusqu'à cette basilique du Vatican où on l'acclame Vicaire du Christ, successeur du prince des apôtres, chef de l'Eglise, père de tous les fidèles, le roi de tous les cœurs chrétiens, que de souvenirs ! et ce qu'il doit en adresser au ciel d'actions de grâces et de prières !

Arrivé devant l'autel papal, situé sous la coupole, on abaisse la Sedia, on enlève la tiare qui est remplacée par la mitre et le Pape se rend à un petit trône érigé au pied du pilier de droite. On va chanter tierce pendant que le Pape achèvera de revêtir les ornements pour la messe. Les cardinaux, les évêques et en général ceux qui formaient tout à l'heure le cortège, ont pris place sur des sièges. disposés de façon à transformer en un sanctuaire immense toute l'abside qui va de la coupole à l'autel de la chaire. C'est au pied même de la chaire, par conséquent au fond du chœur que s'élève le trône véritable dont le Souverain Pontife se servira pendant la messe elle-même. De chaque côté sont des tribunes ou jubés, destinés à la famille du Pape, aux chevaliers de Malte, à l'aristocratie romaine restée fidèle,aux membres du corps diplomatique, aux représentants officiels des puissances étrangères envoyés pour la circonstance. En effet tou-

tes les nations du monde civilisé, ou à peu près, avaient envoyé ou accrédité des représentants avec des lettres et de riches cadeaux. Deux autres tribunes, plus près de l'autel, sont occupées par les maîtrises qui, sous la direction du maëstro Pérosi et de Mgr Rella, feront les frais du chant et de la musique. Les spectateurs sont massés dans le reste de la basilique dont tous les espaces sont littéralement remplis. A l'autel le Pape est tourné vers la foule. Il serait peut-être intéressant de vous signaler quelques-unes des cérémonies propres à la messe pontificale célébrée solennellement à St-Pierre. D'abord pour ce qui concerne les ornements, outre ceux qui sont communs à tous les évêques et que vous connaissez, il y a la *falda*, c'est une jupe de soie blanche très ample à queue trainante, elle se met par-dessus la soutane, étant assujettie aux reins par des rubans. Le *subcinctorium* qui tient lieu du cordon de l'aube. Il est tissu en or avec les extrémités larges et aplaties sur lesquelles on voit un agneau portant l'étendard et reposant sur le livre aux sept sceaux. Le *fanon* placé sur l'aube et l'étole, est formé de deux pélerines superposées, faites de soie et d'or, la partie supérieure est ramenée par-dessus la chasuble, comme le capuchon d'une mozette. Le Pape porte le *pallium* comme les archevêques, mais il n'a point la crosse, et en guise de bougeoir on se sert d'un simple cierge. Pour la messe papale le Souverain Pontife est assisté par des cardinaux: ainsi pour la fête du 16 novembre, le cardinal évêque assistant était Son Emminence S. Vanutelli, les cardinaux Segna et Della Volpe étaient diacres assistants et le cardinal Cagiano de Azevedo, était diacre officiant. Parmi les autres servants sont des

archevêques et des prélats.

L'autel de la Confession est papal, en ce sens que le Pape seul peut y officier sauf des cas très exceptionnels, pour lesquels le Souverain Pontife donne un brevet très spécial. Il est orné d'une façon très riche, mais très simple. Un grand crucifix de vermeil, deux statues de Saint-Pierre et de Saint-Paul, sept chandeliers, deux grands candélabres sur les degrés du marchepied, voilà tout comme décoration.

Avant le chant du tierce, a eu lieu l'obédience, c'est-à-dire que tous les cardinaux sont venus par ordre de dignité se prosterner devant le Souverain Pontife pour baiser son anneau en signe de soumission. Après tierce c'est la messe qui offre aussi certains détails particulièrement intéressants. L'épître et l'évangile sont chantés en latin et en grec, ce qui est paraît-il, un vestige de la liturgie romaine primitive, et rappelle les temps apostoliques où les fidèles de langue latine et grecque assistaient ensemble à l'office. Au *sanctus* on ne fait point usage de la sonnette. Pour l'élévation le Pape élève d'abord l'hostie consacrée et la montre au peuple prosterné en élevant les bras perpendiculairement devant lui, puis les tournant à droite et à gauche; il fait de même pour le calice. Pendant ce temps-là tous les militaires, sur un commandement discret, présentent les armes, les épées de la garde-noble et les lances des suisses résonnent sur le marbre, et des hauteurs de la tribune où elles se sont déjà fait entendre au cours de la procession, les trompettes d'argent versent une harmonie douce et mystique qui semble vouloir se joindre aux prières du Pontife et de la foule recueillie, pour remonter vers le ciel en une même symphonie d'adoration, de louange,

et de reconnaissance. A la messe solennelle le Pape ne communie pas à l'autel. Après l'*Agnus Dei* et le baiser de paix, il regagne le grand trône, le cardinal diacre d'office, resté à l'autel, donne au sous-diacre à genoux la patène renfermant l'hostie, sur laquelle on a placé une astérisque d'or ; cette astérisque est un couvercle très léger en forme d'étoile ayant douze rayons sur lesquels sont inscrits les noms des douze apôtres. Le sous-diacre recouvre le tout d'un riche voile brodé d'or et va vers le Pape qui est agenouillé ainsi que toute l'assistance. Le cardinal diacre prend lui-même le calice couvert d'une pale brodée d'or et le porte au Pape. Le pontife récite les prières de la communion et se communie avec une des deux parties de l'hostie ; ensuite au moyen d'un chalumeau d'or qu'il plonge dans le calice, il aspire une partie du précieux sang ; puis il donne la communion au cardinal diacre d'office et au sous-diacre ; et ceux-ci reviennent alors à l'autel où ils consument le reste du vin consacré en se servant du chalumeau. Le Pape prend les ablutions dans un calice particulier que lui présente le cardinal évêque assistant. Le Pape retourne à l'autel pour chanter la post-communion et donner la bénédiction. La messe terminée, le cortège se reforme pour la sortie, pendant que le Pontife, ayant laissé sur l'autel le manipule et le *pallium*, et récité sur un prie-Dieu les prières liturgiques, se place de nouveau sur la Sedia. A ce moment le cardinal Rampolla, archiprêtre de la Basilique Vaticane, accompagné de deux de ses chanoines, vient offrir suivant l'usage, à Sa Sainteté, dans une bourse de soie blanche à frange d'or, vingt-cinq pièces d'ancienne monnaie, valeur environ cinq

dollars, pour la messe bien chantée (*pro missa bene cantata.*) Le Pape l'a remise au cardinal-diacre d'office qui lui-même en fit don à son heureux candataire. Tout le monde est en marche, le Pape est encore porté au-dessus de la foule jusqu'à ce qu'il soit arrivé vis-à-vis de la statue monumentale de saint Pierre qui est couverte d'une chape rouge et porte une tiare. Sur un signe donné tout le monde s'arrête, la *Sedia* est déposée sur une estrade et Pie X donne de cet endroit, à cette assistance énorme qui semble résumer la Ville et l'Univers, la bénédiction dite *Urbi et Orbi*. Debout, dominant la multitude, les bras entr'ouverts, les yeux levés au ciel, il trace les trois signes de croix en chantant d'une voix très nette, mais très émue, les paroles consacrées: " Que la bénédiction du Dieu Tout-Puissant, Père, Fils et Saint-Esprit descende sur vous et y demeure à jamais." Et la procession se remet en marche, le Pape continuant à bénir un peuple qui continue à l'acclamer dans le silence et l'amour de son cœur. La cérémonie étant terminée, chacun en emporte un souvenir qui jamais ne pourra s'effacer, dont le réveil devra servir bien souvent à soutenir le zèle et le courage au milieu des épreuves inévitables de la vie. La fête du 16 novembre 1908, c'est la glorification sur terre du sacerdoce de Jésus-Christ, dans la personne de son Pontife suprême le pieux et immortel Pie X, et combien je suis heureux d'avoir pu y assister ! Le soir ce fut illumination générale de la ville. Le mauvais temps l'ayant gâtée en partie, on se reprit trois jours après en illuminant la Basilique de Saint-Pierre et les colonnades de la place. Il y eut aussi des feux d'artifice, fusées, chandelles romaines, pluies d'or et d'argent, fontaines de lumiè-

res et tout ce que vous voudrez, mais j'avoue franchement que les spectacles de ce genre me laissent assez froid.

Je voudrais vous faire assister à la prédication qui se fait durant le carême et l'avent au Vatican, en présence du Pape. C'est une chose très intéressante. Je ne manque jamais de m'y rendre, quand je suis à Rome durant ce temps-là et précisément à ce voyage, j'ai pu me donner la jouissance d'y être présent. C'est dans la petite salle du trône, qui fait partie des antichambres du Saint-Père. Le trône lui-même est remplacé par une chaire portative, très commune, recouverte d'une tenture violette. De chaque côté de la chaire aux angles de la salle sont deux portes, ouvrant sur des corridors fermés au public. Pour la circonstance à l'une de ces portes, celle de gauche, a été adapté une sorte de tambour fermé du côté de l'assistance. C'est là que sera le Pape assis sur son trône, invisible à tous, excepté au prédicateur lui-même qui se trouve juste devant lui. L'auditoire composé uniquement de cardinaux, d'évêques et de supérieurs généraux des grands ordres religieux, est placé sur deux rangées de bancs très simples disposés de chaque côté de la salle, formant comme le chœur d'une petite église. A l'heure dite on entend très distinctement dans ce petit vestibule dont j'ai parlé, la voix du Pape donnant la bénédiction au prédicateur et dans la forme ordinaire " *Dominus sit in corde tuo.*" Un instant après la grande porte s'ouvre, et l'on voit entrer au milieu d'un groupe de prélats et de gardes-nobles le père capucin, pieds nus dans ses sandales, couvert de sa robe de bure rapiécée, les mains dans les manches, la tête rasée et la barbe plus ou moins inculte. Il a avec lui

un frère lai qui porte son manteau. A peine est-il entré que son escorte l'abandonne et se retire, la porte se ferme et il monte en chaire pour donner à l'adresse du Pape, des cardinaux, des évêques et des supérieurs, un sermon dans lequel, s'oubliant complètement et parlant la parole de Dieu même, il rappelle à tous avec une liberté parfaite les grands devoirs de la vie chrétienne et sacerdotale, surtout ceux qui sont plus spécialement imposés aux représentants plus directs et plus immédiats de Jésus-Christ dans son Eglise et dans les âmes. Le sermon fini, le capucin descend de la chaire, le frère lui jette son manteau sur les épaules. Qui est-il ? Je ne puis le savoir, c'est un père Jean, Louis ou Paul. Tout ce que je sais, c'est qu'il vient de nous dire de grandes vérités et qu'il appartient à l'ordre des capucins.

En dehors des audiences et des fêtes pontificales durant notre séjour de six semaines à Rome, nous avons vu bien des choses, dont le récit dépasserait les bornes d'une simple lettre. Vous ne sauriez attendre ici une description des lieux ou des monuments que l'on visite dans la ville éternelle et qui sont autant de sanctuaires où l'on aime à retourner à chaque voyage pour y prier. La Basilique de Saint-Jean de Latran, mère et maîtresse de toutes les églises du monde, parce qu'elle est en réalité la cathédrale du Pape, comme évêque de Rome ; c'est ici que Léon XIII aura sa sépulture définitive et sa statue est déjà installée à la Confession. Ici j'assistais en décembre 1878 à l'ordination sacerdotale de Monseigneur Bruchési. Saint Laurent hors des murs dont j'ai déjà parlé ; Saint-Paul, où l'on admire particulièrement les médaillons en mosaïque, repré-

sentant tous les Papes depuis Saint-Pierre jusqu'à Pie X. Dans le voisinage, les Trois Fontaines qui marquent l'endroit du supplice de l'apôtre. Puis les catacombes de saint Calixte, où notre illustre patronne Sainte-Cécile avait été d'abord déposée. Tous les ans au 22 novembre, il y a là, dans une chapelle souterraine, office pontifical en l'honneur de la vierge martyre. Dans l'obscurité de ces profondeurs une pareille cérémonie vous reporte aux premiers siècles de l'Eglise. Le même jour on célèbre, mais avec plus de pompe et d'éclat, la fête de la Sainte dans l'église qui précisément a été construite sur l'emplacement de la maison habitée par la famille de Cécile, et dans laquelle elle a subi le martyre. Cette église a été récemment restaurée d'une façon très riche par les soins du Cardinal Rampolla qui en est le titulaire. Sainte-Marie Majeure dont les voûtes ont été décorées avec le premier or traversé d'Amérique et qui garde la crêche du Sauveur, le tableau de la Vierge peint, dit-on, par Saint-Luc et le corps de Saint Pie V, parfaitement conservé. La Basilique de Sainte-Croix en Jérusalem avec ses reliques si considérables de la Passion de Notre-Seigneur, et le Scala Sancta nous transportent pour quelques instants en véritable Terre Sainte. Les souvenirs laissés par un bon nombre de Saints, les lieux qu'ils ont habités ou les objets divers qui rappellent leur mémoire donnent aussi occasion à beaucoup de pieuses excursions. Comme c'est touchant et intéressant tout à la fois de se retrouver là où ont passé Ignace de Loyola, Louis de Gonzague, Stanislas de Kostka, Jean de Berchmans, Camille de Lellis, Benoit Labre, Dominique, Paul de la Croix et nombre d'autres saints dont les chambres sont conver-

ties en sanctuaires où l'on va dire la sainte messe. Somme toute, que l'on aille au Colisée, que l'on descende dans la Prison Marmertine, que l'on gravisse le Janicule, ou que l'on visite les trois églises superposées de Saint-Clément, qu'on aille prier à Sainte-Pudentienne où Saint-Pierre a célébré, ou à Sainte-Marie in Via Lata où Saint-Paul s'était retiré, partout on peut relire une page ou un chapitre de l'histoire si belle et si glorieuse de la sainte Eglise catholique. Et c'est ce qui fait qu'à Rome on peut rester des semaines, des mois, des années entières et voir toujours quelque chose qui nous intéresse, nous instruit et nous édifie.

Un petit détail personnel. J'ai eu l'honneur d'être invité à donner un entretien au Séminaire Français, où j'ai passé jadis comme élève trois des plus belles années de ma vie. J'ai retrouvé cette fois encore plusieurs de mes anciens directeurs, le père Eshbach et le père Daüm, et de mes confrères d'autrefois, devenus les directeurs d'aujourd'hui, tel le père Kieffer. J'ai éprouvé une véritable jouissance à me retrouver dans ce milieu si sympathique, à parler à une centaine de jeunes prêtres qui étaient là dans cette même salle où, autrefois Monseigneur Bruchési et moi nous écoutions les prélats étrangers qui venaient nous faire visite. Le père Le Floch, supérieur actuel de la maison, a dû s'apercevoir que par son invitation si aimable et que j'ai acceptée avec empressement, il avait su me faire en même temps qu'un grand honneur, un très vif plaisir. J'ai de même donné au Collège Canadien deux conférences, l'une sur le Congrès de Londres et l'autre sur le Jubilé du Saint-Père.

Enfin le temps s'était écoulé bien vite, les fêtes étaient passées et il fallut songer au départ, c'est-à-

dire au retour. Mes compagnons avaient fait au préalable le voyage de la Haute Italie. Ils étaient allés à Assise, à Florence, à Venise, à Milan, à Padoue, etc. Messieur Quesnel et Dugas s'apprêtèrent à partir pour la Terre-Sainte. Monsieur Marleau voulut visiter Naples et ses environs avec Monsieur l'abbé Demers, secrétaire de Monseigneur Bruchési, et c'est pendant son absence, que j'ai eu mon audience de congé. Tout s'est passé comme la première fois ; j'ai de nouveau demandé la bénédiction du Souverain Pontife pour tous les fidèles de mon diocèse. Monsieur Isaïe Préfontaine, de Montréal, un ancien élève et un ami à moi, m'avait confié son livre de prières et celui de sa femme, deux superbes volumes qu'il venait d'acheter pour les faire bénir par le Pape. Je les ai présentés au Saint-Père qui voulut bien très gracieusement écrire sur chacun une bénédiction spéciale. J'ai remis ensuite ces livres en présence du Pape et de sa part à leurs heureux possesseurs qui sont entrés après moi en compagnie de Monsieur Nepveu et de deux citoyens, l'honorable Monsieur A. Boyer et l'honorable S. Fisher. Le Saint-Père, qui a très bien reconnu le curé de Beauharnois, lui a donné une tape sur la joue et l'a félicité encore une fois sur sa bonne mine, il s'est montré pour tous excessivement bienveillant. C'étaient en réalité nos adieux. Nous allons à Saint-Pierre faire encore une fois le tour de la Basilique et nous prosterner à l'autel de la Confession, puis nous rentrons faire nos préparatifs de départ. On s'éloigne de Rome comme de chez soi le cœur serré, seule la perspective de retourner dans son pays et de retrouver les siens, après une absence de plusieurs mois, peut rendre cette

tristesse moins vive et moins amère.

Monsieur Marleau était parti avant nous, afin de pouvoir visiter Marseille, Lyon, Ars et Paray-le-Monial. Il devait nous rejoindre à Paris. Monsieur Nepveu et moi, nous prenons la route de Turin. Nous arrêtons une demi-journée dans cette ville dont nous visitons quelques unes des principales églises. Nous allons saluer l'archevêque, Son Eminence le cardinal Richelmy qui nous accueille avec une grande affabilité et nous fait voir les diverses pièces de son palais qui est réellement très intéressant. A Paris le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception, je vais célébrer la sainte messe à l'église de Saint-Sulpice. Ce qui relie ensemble plusieurs dates de ma vie. Dans cette église, au même autel et le même jour en 1877, à mon premier voyage, je disais la sainte messe ; j'étais bien jeune, bien seul, bien isolé, malgré qu'il y eût une foule considérable aux offices, et le soir je devais partir pour Rome afin d'y poursuivre mes études. En 1897, au cours d'un voyage où j'avais Monsieur Santoire comme compagnon, encore à Saint-Sulpice à Paris, le 8 décembre, j'assistais comme évêque et représentant en fait le Canada, au milieu d'un bon nombre de collègues de France et d'Angleterre, à l'inauguration de l'archiconfrérie de la Compassion de la Sainte-Vierge, établie par la communauté de Saint-Sulpice, sous les auspices du Pape Léon XIII, pour travailler à la conversion de l'Angleterre. Il n'y a pas de doute que cette confrérie et l'œuvre qu'elle a accomplie jusqu'à ce jour, ont été pour quelque chose, dans la tenue et le succès de Congrès Eucharistique de Londres.

Le mercredi, 9 décembre, nous nous embarquions au Hâvre à bord du Teutonic de la ligne White Star. La traversée a été orageuse, nous avons eu tout le temps une mer démontée, pas un seul jour de calme ou de soleil, mais malgré tout, nous sommes heureusement arrivés à New-York, avec un retard de près de quarante-huit heures, et dès le lendemain, le 20, un dimanche, nous étions chez nous. Il nous restait à remplir le devoir de la reconnaissance à l'égard de Dieu, qui nous avait accordé un si beau voyage avec tant de jouissances, au cours duquel nous avions assisté au triomphe de Jésus-Eucharistique à Londres, à l'exaltation de Notre-Mère la Très-Sainte-Vierge à Lourdes et à la glorification du Sacerdoce catholique dans la célébration des noces d'or sacerdotales de Pie X à Rome.

Mes chers collaborateurs, j'ai fait là le plus beau voyage de ma vie et je le dois à votre pieuse et filiale générosité. Je vous en offre de nouveau mes plus sincères remerciements, et vous faisant part encore une fois de toutes les bénédictions du Saint-Père à votre adresse et à l'adresse de vos ouailles, je veux y joindre l'expression des meilleurs souhaits qu'un évêque puisse faire pour des prêtres qui sont les siens et qu'il aime de toute son âme.

Je suis bien véritablement,

Mes Chers Collaborateurs,

Votre tout dévoué en N.-S.,

† JOSEPH-MÉDARD,
Evêque de Valleyfield.

